

BULLETIN  
DE  
*l'Académie Royale*  
*de Langue et de Littérature*  
*Françaises*



BRUXELLES  
PALAIS DES ACADÉMIES

Bulletin  
de  
l'Académie Royale  
de  
Langue et de Littérature Françaises  
1976

BULLETIN  
DE  
*l'Académie Royale  
de Langue et de Littérature  
Françaises*



BRUXELLES  
PALAIS DES ACADEMIES

## SOMMAIRE

<b>Inauguration du Palais</b> .....	59
<b>« Le Fils du Temple » ou la confession intemporelle</b> .....	61
Communication de M. Marcel Lobet à la séance mensuelle du 12 juin 1976	
<b>Hommage à Constant Burniaux</b> .....	74
Allocution de M. André Gascht .....	74
Allocution de M. Albert Ayguesparse .....	77
Allocution de M. Marcel Lobet .....	85
Allocution de M. Roger Foulon .....	92
<b>Pierre Nothomb dans la lumière de la fidélité</b> .....	100
Communication de M. Marcel Lobet	
<b>Marcel Thiry, Prix Valery Larbaud</b> .....	105
<b>Chronique</b>	
Séances mensuelles de l'Académie. - Divers .....	109

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre  
par quelque procédé que ce soit et notamment par photocopie ou microfilm  
réservées pour tous pays.



Le Roi et la Reine à l'inauguration du Palais des Académies restauré, le 4 mai 1976.

## Le Palais restauré

Après environ sept ans de travaux, le Palais des Académies a retrouvé à la fois sa splendeur originelle et sa vie. Le *merulus lacrymans* avait failli avoir raison de lui ! La restauration devenait presque une reconstruction. Celle-ci avait été confiée par l'État au professeur Simon Brigode qui décida de remettre le Palais dans son état premier — le palais du prince d'Orange — et donc de supprimer tout ce qui l'avait altéré, notamment la grande salle « arrangée » en 1859 et l'escalier qui y menait.

Grâce à M. Simon Brigode et à M. Donald Portielje, architecte en chef du Ministère des Travaux Publics, qui l'a assisté avec ténacité, cette entreprise a été menée à bien avec des moyens importants et un goût très sûr. Le bâtiment rénové, tout en retrouvant sa pure beauté classique, a été doté de tous les perfectionnements techniques : ossature de béton armé, chauffage, éclairage, ascenseurs, conditionnement d'air, etc. Tout a été enrobé dans l'élégance ancienne avec beaucoup d'ingéniosité. Des artisans (devenus très rares) ont pu achever cette restauration. Les stucs ornementaux, de merveilleux parquets, une ferronnerie et une lustrerie très étudiées contribuent au raffinement du Palais.

L'inauguration du Palais, le mardi 4 mai 1976, a été un peu, dans le cadre du jubilé du règne, l'hommage de la Belgique scientifique et culturelle au Roi et à la Reine qui avaient accepté de donner, par leur présence, tout son éclat à l'événement. Cinq Académies, en effet, siègent au palais de la rue Ducale. L'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts, fondée par l'impératrice Marie-Thérèse en 1772, est la doyenne. L'Académie royale de Médecine date de 1841. En 1920, l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises voyait le jour. En 1938, l'évolution du pays amenait le dédoublement des deux premières et aboutissait à la création de la Koninklijke

Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten et de la Koninklijke Academie voor Geneeskunde. (Il faut signaler que la Koninklijke Academie voor Nederlandsetaal- en letterkunde est installée à Gand depuis sa fondation en 1886 et que l'Académie royale des Sciences d'Outremer est installée ailleurs à Bruxelles.)

Le 4 mai, les Souverains furent accueillis par les cinq secrétaires perpétuels, MM. Maurice Leroy, Albert de Scoville, Georges Sion, Louis Lebeer et Albert Lacquet. Ils furent salués ensuite par les présidents des mêmes Académies, MM. Henry, Millet, Limpens et De Rom, et par le vice-directeur de l'Académie de Littérature, M. Maurice Piron, remplaçant le directeur M. Marcel Lobet, souffrant. À ceux-ci s'étaient joints les deux secrétaires perpétuels des deux Académies « extérieures », MM. Hoebeke et Staner.

Au premier étage, les Souverains rencontrèrent d'abord de hautes personnalités : M. Pierre Harmel, Président du Sénat ; M. L. Namèche, vice-Président de la Chambre et plusieurs membres du gouvernement : MM. Humblet, Defraigne, De Croo, Perin, Michel, Van Aal, Herman et Geens ; M. Lucien Outers, Président du Conseil Culturel de la Communauté Culturelle Française. M. Herman Liebaers, Grand Maréchal de la Cour, et M. André Molitor, Chef de Cabinet du Roi, accompagnaient les Souverains.

Dans la Galerie de marbre, deux allocutions furent prononcées au nom des cinq Académies du Palais : l'une en français par M. Albert Henry, l'autre en néerlandais par M. Firmin De Rom. Le Roi et la Reine entreprirent ensuite la visite des prestigieux locaux du premier étage. C'est ainsi que M. Albert Crommelynck leur présenta le portrait en pied qu'il venait de faire du Roi. Puis les Souverains, se partageant entre la Salle du Trône et la Galerie de marbre, purent rencontrer à loisir les neuf cents invités de la cérémonie.

Le Palais restauré avait repris vie sous le soleil et dans la joie. Il ne restait plus aux cinq Académies qu'à y reprendre place...

G. S.

## « Le Fils du Temple » ou la confession intemporelle

Communication de M. Marcel LOBET  
à la séance mensuelle du 12 juin 1976

Nos communications relèvent parfois de cette chronique privée qui recouvre les mémoires, les souvenirs d'enfance et la récréation autobiographique. L'auteur d'*Écrivains en aveu* et de la *Ceinture de feuillage* se réjouit de voir s'épanouir, en notre compagnie, cette littérature personnelle qui retient depuis longtemps son attention. En marge de travaux d'érudition et de controverse autour de certains points d'histoire, nous faisons volontiers la part plus large à des soucis littéraires où se mêlent nos intentions, nos projets, nos curiosités particulières.

Les Templiers dont je vais parler furent victimes, dit-on, de la confession mutuelle. La sincérité qui tue... Bravant le risque, j'ai cru pouvoir m'expliquer ici au sujet d'un ouvrage auquel je voudrais donner, plus encore qu'à l'*Abécédaire du meunier*, un sens testamentaire.

\* \* \*

Quand j'ai publié, il y a plus de trente ans, une *Histoire mystérieuse et tragique des Templiers*<sup>1</sup>, je ne me doutais pas que « cette grande affaire, la plus grave peut-être du moyen âge » (Michelet) allait hanter mon esprit au point que j'y suis revenu tout naturellement à l'âge où l'écrivain songe aux *ultima verba*.

Ce n'est pas la culpabilité ou l'innocence des Templiers qui préoccupe ma curiosité, mais uniquement le sens profond —

---

1. Éditions Soledi, Liège, 1943. Une édition réduite a paru en 1954, à l'Office de Publicité, Bruxelles, sous le titre de *La tragique histoire de l'Ordre du Temple* (Titre de couverture : *Les Templiers, moines et guerriers*).

psychologique, voire mystique — d'une aventure religieuse et militaire, politique et spirituelle. Alors que, pendant plus d'un demi-siècle, l'histoire du Temple n'avait plus fait l'objet d'un ouvrage de vulgarisation en français <sup>1</sup>, je tentais, il y a six lustres, une mise au point qui réveilla l'attention autour de l'Affaire. Depuis lors, une vingtaine d'ouvrages ont repris une histoire qui flatte des lecteurs friands d'ésotérisme, sans pour autant apporter toute la lumière sur une cause qui restera une énigme.

Après tant de débats où il y a plus d'hypothèses que de certitudes, on revient toujours aux conclusions formulées par Régine Pernoud : « Seuls quelques historiens acharnés à défendre la mémoire de Philippe le Bel accordent créance aux accusations dont les Templiers ont été victimes. Un examen tant soit peu approfondi des pièces du procès aujourd'hui publiées ne laisse guère de doutes sur la question : tous les aveux ont été arrachés, et ces aveux, à d'infimes exceptions près, n'ont été obtenus qu'en France. » Et Régine Pernoud ajoute : « L'innocence de l'ensemble des Templiers ne peut faire de doute <sup>2</sup>. »

Comme toutes les sociétés humaines, comme la plupart des ordres religieux, le Temple a connu des désordres individuels. Ceux-ci ont été grossis et généralisés — *ab uno disce omnes...* — par ceux qui avaient intérêt à perdre un ordre puissant. Les Templiers étaient riches, ils formaient une caste aristocratique : ils devaient disparaître, condamnés par un absolutisme qui n'a jamais toléré le pouvoir du spirituel, si ce n'est pour l'asservir et s'en servir.

On a fait des rapprochements très pertinents entre l'abolition de l'Ordre du Temple et la suppression de l'Ordre des Jésuites, entre la condition des Templiers et celle des Juifs, chaque fois que ceux-ci avaient tendance à former un État dans l'État.

1. Parmi les ouvrages marginaux, on pourrait citer le *Philippe le Bel* du duc de Levis-Mirepoix. Éditions de France, Paris, 1936. Trois ans plus tard, Jules PIQUET, diplômé de l'École des Hautes Études commerciales, publiait un ouvrage de spécialiste : *Des banquiers au moyen âge : les Templiers. Étude de leurs opérations financières*. Préface de M. Henri Lévy-Bruhl. Librairie Hachette, Paris, 1939.

2. Régine PÉNOUD, *Les Templiers*. Collection « Que sais-je ? », Presses universitaires de France, Paris, 1974.

Dans une perspective plus actuelle, on pourrait transposer — voire extrapoler — en comparant le système templier à tel régime de colonels alliant la puissance militaire au pouvoir politique.

\* \* \*

Ce qui m'a frappé, dans les livres consacrés aux Templiers depuis vingt ans, c'est l'absence de considérations d'ordre psychologique : ou bien les auteurs d'ouvrages à sensation s'étendent sur des défaillances individuelles en se complaisant uniquement dans un mélange de sexualité et d'ésotérisme ; ou bien l'histoire des Templiers se réduit à un roman policier centré sur la recherche d'un improbable trésor.

Par-delà ce fatras où les aventuriers de l'édition se contentent de reprendre quelques ragots, en rivalisant d'ingéniosité dans l'art de brouiller les pistes, j'ai pensé que l'Affaire des Templiers pouvait être reconsidérée de plus haut, sinon *sub specie aeternitatis*, du moins à la lumière de ce qu'on a appelé la psychocritique. J'ai donc réétudié, sous un nouvel éclairage, la période qui s'étend depuis la fin des croisades jusqu'à l'abolition de l'Ordre du Temple. Entre la chute de Saint-Jean d'Acres, en 1291, et le supplice de Jacques de Molay, en 1314, il s'est écoulé un quart de siècle chargé d'événements politiques, sociaux, religieux et philosophiques qui ont créé un étrange climat de fin de monde.

Nous sommes là au grand tournant du moyen âge, à une de ces époques de transition où il semble que l'Histoire accélère sa course vers l'inconnu... Le passage du roman au gothique est beaucoup plus qu'un phénomène architectural, on le sait. La scolastique est remise en question. Après Thomas d'Aquin, Albert le Grand et Bonaventure, on voit apparaître d'autres grands esprits qui font appel à l'intuition plutôt qu'à l'intelligence. Des penseurs venus de tous les horizons se rencontrent à l'Université de Paris : le franciscain écossais Duns Scot, le dominicain rhénan Eckhart, le Majorquin Raymond Lulle, pour ne citer que trois noms. Tous s'expriment en latin, langue internationale à cette époque. À Florence, un poète visionnaire prépare une *Commedia* qui sera le chef-d'œuvre de l'ère nouvelle. Non loin du collège de Sorbonne, nouvellement créé, un vent de contestation

souffle autour de la Montagne Sainte-Geneviève, comme au temps d'Abélard.

Recevant Marguerite Yourcenar, Carlo Bronne parlait des époques « où la patience se lasse, où l'idéal, plus que jamais bafoué, jette un cri de détresse, où l'excès d'erreur ou d'iniquités révèle que l'ordre apparent n'est que désordre ». Ces formules peuvent s'appliquer à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIV<sup>e</sup>. C'est dans une de ces tempêtes intellectuelles, tandis que s'affrontent la Royauté et la Papauté, que l'affaire des Templiers va éclater.

\* \* \*

Le Temple de Paris est devenu le cerveau de l'Ordre. C'est une ville dans la Ville, une forteresse aux murs impénétrables. En dehors de la Règle élaborée par saint Bernard, aucun texte littéraire ne nous révèle ce que fut la vie des Templiers, ces reclus devenus les banquiers de l'Europe.

Le Temple de Paris n'était-il donc qu'une caserne ? Aucun trouvère n'entraît-il dans son enceinte ? Si les Templiers furent mêlés de près à la vie économique et même aux opérations financières de leur temps, il est impensable que les tenanciers d'une grande banque internationale aient tout ignoré des remous idéologiques et des drames de la pensée dont l'Occident était le théâtre.

Les croisés rentrés en France — les anciens combattants ou les pieds noirs de l'époque — gardaient la nostalgie de l'Orient. Ces colons spirituels avaient vu s'affronter l'Islam et la Chrétienté. Ainsi était née une psychologie templière que j'ai voulu explorer grâce à une fiction mettant au premier plan un témoin privilégié. En somme, il s'agissait pour moi de replacer le Templier de 1300 dans une apocalypse, dans sa biosphère de fin de monde.

Ce Templier est divisé entre un passé héroïque et l'horizon noir d'un avenir bouché. Il est, de quelque manière, intemporel, comme peut l'être tel personnage de Racine incarnant un homme aussi proche des tragiques grecs que des héros de Mauriac. Il me semble que je rejoins ici, par l'intemporalité, un simulisme dont Marcel Thiry a tiré de subtiles harmoniques. Les jeux de la

Nouvelle Critique pouvaient m'aider à mieux sonder la psychologie templière faussée ou négligée par les obsédés de l'ésotérisme. Soldats, mais aussi religieux (on l'oublie trop souvent), les Templiers étaient influencés inconsciemment par les grimoires, par les psautiers et surtout par une littérature orale qui, prolongeant l'art du vitrail et la fantasmagorie des imagiers, reculait les bornes du réel jusqu'aux extrêmes confins du surnaturel.

\* \* \*

À l'heure où était sporadique la « communication » chère à nos sociologues et à nos psychiatres, les pensées et les sentiments de l'homme *éternel* formaient un *thesaurus* plus précieux que l'inaccessible trésor des Templiers. Puisant dans cette réserve, j'ai tenté de recréer un personnage imaginaire. Et je suis parti, tout d'abord, des textes que les copistes multipliaient un siècle et demi avant la découverte de la typographie par Gutenberg.

Dans le premier volume de son *Histoire de la poésie française*<sup>1</sup>, Robert Sabatier écrit, à propos de la littérature du moyen âge : « Si l'on accepte les apports de maints écrivains du Nouveau Roman, si l'on partage certains de leurs refus, si l'on n'est pas choqué par les rythmes lents et descriptifs du cinéma le plus récent, si l'on est devenu adepte d'une nouvelle École du Regard, l'abord des poètes épiques et courtois est grandement facilité. Il existe des correspondances de temps et de rythmes certainement pas voulus par nos contemporains qui permettent, hors des lignes horaires, de mieux lire et de retrouver ce ' plaisir du texte ' dont a si bien parlé Roland Barthes. »

Ces « correspondances de temps et de rythmes » évoquées par Robert Sabatier m'ont permis de camper un héros engagé dans les débats de son temps, mais surtout obsédé par le drame de sa vocation. Sera-t-il un Templier d'arrière-garde, un Roland à Roncevaux, ou un précurseur des temps futurs ? Étudiant, copiste, professeur, il est nourri de la littérature de l'époque, mais il entend déjà la rumeur des grandes contestations du XIV<sup>e</sup> siècle.

\* \* \*

---

1. Robert SABATIER, *Histoire de la poésie française. La poésie du moyen âge*. Albin Michel, Paris, 1975.

Le temps n'est pas très éloigné où Maurice Barrès, après son *Enquête aux pays du Levant*, se livrait au délice de fabuler grâce à un manuscrit arabe acheté, par un ami de rencontre, dans un petit café de Syrie : « Les roues ruisselantes qui tournent, jour et nuit, au fil du fleuve pour en élever l'eau bienfaisante, remplissaient le ciel de leur gémissement, et un jeune savant me lisait dans un manuscrit arabe une histoire d'amour et de religion. » Bientôt les vers de Saadi accourent pour créer une de ces « heures divines qui demeurent au fond de notre mémoire comme un trésor pour nous enchanter ».

Si j'évoque ici le début d'*Un Jardin sur l'Oronte*<sup>1</sup>, c'est parce que mon héros a vu le jour, non loin du « Fleuve rebelle », vers 1275. Fils d'un croisé et d'une Syrienne, c'est, en latin médiéval, un *pullanus* dont les chroniqueurs ont fait « poulain ». Bien que je l'aie baptisé Nathanaël, ce nom ne doit rien à Gide. C'est le personnage de l'Évangile à qui Jésus a rendu hommage en disant qu'il n'y avait aucune tromperie dans ce véritable Israélite. Nom symbolique, évidemment : né d'un chrétien et d'une musulmane, mon héros a reçu un nom judaïque pour qu'il réconcilie, en quelque sorte, les trois grandes religions monothéistes qui revendiquent Jérusalem comme métropole. Sa double ascendance orientale et occidentale donne à Nathanaël une sensibilité très aiguë, à laquelle s'ajoutent les dons — les charismes, comme on redit aujourd'hui — d'une intelligence supérieure.

Après la mort de son père, l'enfant est pris en charge par le maître du Temple qui le confie à des précepteurs érudits. Le jeune garçon est « couvé », en quelque sorte, par les Templiers qui voient en lui un futur réformateur de l'Ordre. Au moment où les croisés perdent la Palestine, Nathanaël est emmené à Chypre, puis à Paris où le Fils du Temple sera envoyé à l'Université. L'adolescent fera une brillante carrière d'étudiant, puis d'assistant. Ses travaux de chercheur et de copiste n'empêcheront pas Nathanaël de tenir, d'une manière assez infidèle, un Journal secret où il note ses aspirations et ses nostalgies, ses perplexités et ses révoltes. Il s'agit de véritables *Confessions*

1. Maurice BARRÈS, *Un jardin sur l'Oronte*. Plon, Paris, 1922.

à mi-chemin entre saint Augustin et Jean-Jacques Rousseau, si je puis me réclamer d'aussi hauts parrainages.

\* \* \*

La vie universitaire et templière de Nathanaël sera interrompue par la fugue classique des garçons de seize ans. Un séjour de quelques mois à Orléans, en faisant éclater la vie cachée de ce dauphin du Temple, le mettra en contact avec la Femme, avec l'Ordre des Hospitaliers et surtout avec des étudiants plus laïcs, plus ouverts à l'Antiquité que ceux de Paris.

Quand, en 1307, Philippe le Bel fit arrêter tous les Templiers de France, mon héros semblait mûr pour le rôle auquel il avait été préparé depuis tant d'années. Afin d'échapper à la rafle royale, il fuit vers le Périgord où il se cache dans un château, sous un nom d'emprunt. Devenu précepteur des enfants de son hôte, il assiste de loin, en résistant clandestin, au procès des Templiers qu'il commentera dans son Journal. Une tour du château périgourdin fera de lui un précurseur de Montaigne. Tout en poursuivant son travail de copiste, Paul de Souvré — c'est le nouveau nom de Nathanaël — commentera non seulement les textes qu'il aura découverts, mais les mœurs qu'il pourra observer en sortant de sa librairie. Il se considère toujours comme une « pierre d'attente », et son Journal reflète son débat intérieur devant un monde qui change, tandis que se déroule l'interminable procès des Templiers.

Lorsque le pape supprimera l'Ordre du Temple, en 1312, mon personnage franchira les Pyrénées pour gagner le Portugal où l'Ordre aboli doit renaître sous un autre nom : l'Ordre du Christ. J'ai trouvé les documents essentiels touchant la création de cette milice nouvelle qui a englobé non seulement les Templiers portugais mais aussi les Templiers qui ont pu s'échapper de France. Au cours de mes recherches, j'ai appris que des archives fort importantes, accumulées à Lisbonne, n'ont pas encore pu être dépouillées.

Encore une fois, les faits historiques n'ont ici qu'une importance assez relative, puisque mon dessein est avant tout d'escorter un personnage de fiction en le chargeant moins des soucis d'une

époque troublée que de sa démarche personnelle dans le domaine de l'intelligence et dans les hauts sentiers de la spiritualité.

Quand Paul de Souvré apprendra qu'il n'a pas été désigné par le pape pour prendre la tête du nouvel ordre de chevalerie, il surmontera ce nouvel échec (le premier étant la suppression du Temple) en se réfugiant dans les travaux de l'esprit. Il sera sauvé par l'écriture, en ralliant un des plus grands monastères de son époque : l'abbaye cistercienne d'Alcobaça. Le véritable Fils du Temple sera le jeune Bernard de Souvré, son ancien élève accouru du Périgord pour s'engager dans l'Ordre du Christ.

Le héros du livre plaide pour une métaphysique de l'écriture qui sauve le scripteur en le projetant au cœur de la durée. Devenu Paul de Souvré, Nathanaël est le prototype de l'écrivain intemporel lancé dans une aventure spirituelle orientée vers l'Absolu.

\* \* \*

Le pèlerinage intérieur du héros s'inscrit toutefois dans un contexte historique dont j'ai tenté de dégager la singularité en réexaminant la littérature de l'époque et les grands courants de la pensée, au moment où s'esquisse une pré-Réforme. L'histoire comparée des ordres de chevalerie ferait apparaître une psychologie templière que je fais entrevoir sous le voile de la fiction. Par exemple, dans la première partie, Nathanaël participera à la vie estudiantine du vieux Paris, mais il prendra aussi contact avec des artisans ; il observera tout ce que l'architecture et les autres arts offrent à sa curiosité de chercheur. Il rencontrera Jean de Meung, le deuxième auteur du *Roman de la Rose*. Il assistera, près de Paris, à la foire du Lendit, à Saint-Denis, où se tient, chaque année, le grand marché du parchemin.

En faisant de mon héros un copiste, un scripteur qui, à travers les textes transcrits, se compose une mythologie intime, j'ai adopté une méthode un peu sauvage pour faire de la psychocritique. Le héros libère son inconscient non par des élucubrations fantastiques, mais en poète, dans une chronique privée où les faits quotidiens et les écrits d'autrui proposent à son esprit des tapis volants. Partagé entre le profane et le sacré, comme il est divisé contre lui-même par sa double ascendance, mon héros est un aventurier solitaire. Dans sa biographie interviennent, au premier

chef, la technique des associations d'idées, les jeux de la mémoire atavique et même les accommodations de la littérature comparée.

\* \* \*

Bien qu'elle soit liée à des données historiques parfois très précises, cette équipée de l'esprit ne veut pas être une de ces reconstitutions laborieuses où les dialogues sont artificiels à force de chercher un ton impossible à retrouver. Greffier au tribunal de son for interne, le héros s'exprime comme un homme des temps modernes, dans la prospective d'un « saint langage » qui serait « pérennel ». De temps en temps, un mot d'époque ou un archaïsme rappelle au lecteur la langue du port d'attache. Tout en évitant les anachronismes, l'écriture se veut, elle aussi, intemporelle.

À travers son cas individuel, mon personnage institue le procès d'un temps qui offre beaucoup de similitudes avec le nôtre. Nous sommes aujourd'hui à un grand tournant de la civilisation, comme à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Les analogies sont nombreuses entre notre époque de désacralisation et les décennies où un prérationalisme se substituait peu à peu aux rigueurs de la scolastique. Mon propos est de rejoindre un certain *homo christianus* qui survivrait aux persécutions, aux schismes et même à la « mort de Dieu » dont on voudrait faire le dogme unique de la futurologie.

D'autre part, à l'heure œcuménique, j'ai voulu montrer un homme mi-oriental mi-occidental ouvert à l'Islam après l'épopée des croisades. L'expression « Fils du Temple » prend ainsi un sens mystique élargi. Le « poulain » oriental-occidental s'apparente aussi à Goethe cherchant un rajeunissement spirituel dans l'Orient biblique et dans l'Orient mahométan (1).

---

1. Dans l'excellente introduction qu'il a donnée au *Divan occidental-oriental* (West-Östlicher Diwan) de Goethe (Aubier, Éditions Montaigne. Collection bilingue des classiques étrangers, Paris, 1940). Henri Lichtenberger a montré comment le génial écrivain atteint l'humanisme total en se montrant « poète oriental et occidental », rejoignant le phénomène religieux à travers le mysticisme persan, sans rien renier de la sagesse hellénique. Être oriental et occidental à la fois, c'est osciller, comme Goethe, « entre des états d'âme disparates, entre la sérénité contemplative, l'observation satirique, l'activité joyeuse, la passion juvénile ».

Quand il est à la recherche de l'humanisme total, l'écrivain peut remodeler, dans le sens de l'universalité, une créature mythique répondant à l'aspiration confuse des chercheurs d'absolu. Mon héros est un être de chair et de sang, engagé dans les soucis du temporel, sans exclure le sexuel, mais toujours tendu vers une patrie qui ne connaît ni les frontières d'une géographie précise, ni les chronologies conventionnelles des manuels scolaires.

Ce Templier toujours « en devenir » est donc chargé d'une intelligence et d'une sensibilité nourries par plusieurs siècles de l'antique savoir. Cela me paraît de moins en moins contestable depuis que le développement des sciences humaines a favorisé notre connaissance des hommes du passé. Sans révéler la psychanalyse comme une nouvelle religion, nous savons de plus en plus qu'elle a forcé quelques serrures et projeté une lumière crue dans les recès des sociétés anciennes.

\* \* \*

Si je pouvais définir d'un mot la psychologie templière que j'ai tenté de reconsidérer, je dirais que c'est la psychologie de l'ambiguïté : non seulement celle des moines-soldats, non seulement celle des chrétiens influencés par l'Islam, mais aussi la psychologie équivoque des fins de monde où s'affrontent l'angélisme et la bestialité.

Tout en évitant ce prophétisme des derniers temps qui s'ouvre sur l'eschatologie, mon texte fait allusion à l'*Apocalypse* et à cet évangile de saint Jean, le visionnaire de Pathmos, dont on n'a pas épuisé le sens sibyllin. Dans l'éternel retour d'âge de l'humanité, les réalités mystico-charnelles ont leur place, ainsi que nous le voyons aujourd'hui. Une ambiguïté érotique a certainement marqué la fin de ces phalocrates que furent les Templiers.

Si la femme tient fatalement peu de place dans mon livre, celui-ci s'achève au moment où Dante, émergé de l'*Enfer* et du *Purgatoire*, va imposer au monde et aux siècles futurs l'éternelle figure de Béatrice en lui donnant les suprêmes honneurs de l'apothéose.

\* \* \*

L'homme du moyen âge ne dissimulait pas le versant noir de la montagne magique où l'humanité est en quête du paradis perdu ou d'un refuge souterrain (1). Le Temple abritait sans doute des « anges déchus » aux prises avec les monstres. Par exemple, je fais intervenir, dans mon récit, un Templier pervers qui sème le trouble dans l'esprit de Nathanaël.

Tout ce qui fut écrit au sujet d'une prétendue idole templière appelée « baphomet » est en corrélation avec « l'esprit souterrain », avec une certaine psychologie des profondeurs dont on ne se lassera jamais de scruter les ombres. La tératologie médiévale n'est que l'affleurement d'images infernales qui ont leur correspondance ou leur contrepartie dans le monde spirituel (2). L'abîme de l'Ombre appelle la noosphère de la Lumière. Chaque fois que l'humanité a paru toucher le fond de l'ignominie et de la déliquescence, elle a trouvé en elle-même la force de remonter vers des zones épurées, afin de reconquérir une atmosphère libre, un air respirable, le souffle de la réanimation. Le Fils du Temple est le témoin d'une remontée dont son Journal retrace les étapes.

Prospectant l'Histoire avec d'autres yeux, nous sommes désormais plus près de la « littérature d'aveu » que du poème épique où la vérité humaine était sacrifiée à une édification à présent illusoire. Nous apprendrons peu à peu à faire le départ entre les mythes et le sacré.

\* \* \*

---

1. Tout en s'appliquant à des expériences marginales et à une sorte de morale éleusinienne, le mot « underground » pourrait recouvrir une réalité métaphysique. Le Fils du Temple serait ainsi le précurseur d'un « homme souterrain » que l'on n'a pas fini d'interroger. L'homme souterrain, c'est l'anti-héros. Mon personnage pourrait reprendre à son compte ce que Dostoïevski fait dire à l'« amateur de paradoxes » et aux « déshabitués de vivre » qui s'expriment dans le *Sous-sol* : « Nous en sommes arrivés à considérer la vie réelle, la *vie vivante*, comme une peine, presque comme un service pénible, et nous sommes tous d'accord qu'il vaut mieux s'en référer aux livres. » Le salut par l'écriture et par la lecture...

2. En consultant le *Moyen âge fantastique. Antiquités et exotismes dans l'art gothique* (Collection Henri Focillon. Armand Colin, Paris, 1955) de Jurgis BALTRUSAITIS, on voit comment des éléments antiques et orientaux ont imprégné le réalisme médiéval. Il suffit d'observer « la renaissance des cycles de l'Enfer, des créatures difformes, des êtres fabuleux se multipliant dans les Bestiaires, les marges des manuscrits » pour que nous soit restitué « tout un monde factice à l'intérieur du monde vivant ».

Les « confessions de Nathanaël » — première partie de mon livre — sont écrites à la lueur falote d'une torche ou d'une lampe, dans une tour du Temple. D'où un certain caravagisme illustrant les contrastes d'ombre et de lumière de la psychologie templière. Conscient de la magie naturelle des objets, mon héros est un virtuose des transferts mystiques : il tient à sauvegarder ce que les demi-teintes révèlent des incertitudes de la conscience et des intermittences du cœur. La couleur du moyen âge reste la pénombre, même lorsque les esprits sont tendus vers la plus grande clarté.

Moines et soldats, les Templiers sont finalement des martyrs. Dans les plis de leur manteau, la croix de gueules rappelle que l'Ordre du Temple a rougi son champ de sable d'innombrables fleurs de sang. De l'oriflamme des donjons à la flamme des bûchers... Le blanc et le noir, mais éclairés par les roses de feu...

\* \* \*

Quel que soit le sentiment du lecteur devant la lutte immémoriale entre le mythe et le sacré, il admettra mieux aujourd'hui qu'hier, me paraît-il, l'idée illustrée dans le *Fils du Temple*, à savoir que trois mille ans de civilisation méditerranéenne ont créé, sur le plan idéal, un homme intemporel qui tente de se libérer de son époque par le désir, par le rêve, par la fièvre charnelle, par la ferveur intellectuelle sinon par les hautes aspirations de la mystique.

Tel est le prototype que j'ai voulu incarner dans un aspirant Templier. Outre les dons littéraires du scripteur, j'ai prêté à mon héros des antennes orientées vers ce qu'Alain Resnais a appelé, en filmant une immense bibliothèque, « toute la mémoire du monde ».

\* \* \*

Issu du Proche-Orient qui fut et reste le carrefour des trois grandes religions monothéistes, mon héros se trouve impliqué dans les réseaux d'un triple gnosticisme : un certain mysticisme chrétien, étroitement relié à la liturgie et, d'autre part, les manifestations confuses des gnosés judaïques et islamiques. Il trouvera finalement le salut dans la Connaissance. En quoi il pourrait être,

malgré tout ce qui le rive au moyen âge, un précurseur, un chevalier dont l'armure spirituelle est d'un métal assez riche pour résister au choc du futur. Son cheval volant le transporterait du XIV<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle, lequel pourrait être religieux, comme l'affirme, paraît-il, André Malraux.

Quoi qu'il en soit, au-delà de l'hermétisme, la psychologie templière est déterminée par des motivations familières à notre temps : le pouvoir politique lié à l'argent, la vie communautaire où le social étouffe l'individu, une sexualité oscillant entre la contrainte et la libération. Enfin, l'inépuisable débat entre la Matière et l'Esprit.

Témoin de ce que Pierre-Henri Simon appelait « l'homme en procès », le Fils du Temple apporte sa pierre à un édifice dont il ne peut mesurer les proportions et dont il ne verra pas l'achèvement. Nathanaël, c'est chacun de nous, engagé dans un « grand combat » symbolisé par la lutte immémoriale de Jacob avec l'Ange. Les dernières lignes du livre tendent au lecteur une des clés de cette confession intemporelle : « Le Fils du Temple recommence l'équipée de tous les errants de l'Absolu qui donnent à l'Aventure le nom d'une femme ou le visage de Dieu. »

## Hommage à Constant Burniaux

*Constant Burniaux a vécu une bonne part des dernières années de sa vie à Jette. C'est par fidélité à ces années que la commune de Jette a organisé, au début de l'année, plusieurs manifestations et une très belle exposition. Livres, manuscrits, œuvres d'art, documents divers montraient à la fois l'importance de l'œuvre de Constant Burniaux et son rayonnement en Belgique, en France et ailleurs.*

*Le 8 janvier, M. André Gascht, et M. Albert Ayguesparse ont prononcé des allocutions que nous publions ici, comme les allocutions prononcées le 12 janvier par M. Marcel Lobet et par M. Roger Foulon lors d'une soirée littéraire consacrée à notre regretté confrère. Des lectures de poèmes entrecoupaient l'exposé de M. Foulon. Nous ne pouvons, faute de place, qu'en citer ici quelques vers, sachant d'ailleurs que leur pouvoir donnera envie d'aller rechercher les poèmes entiers.*

### Allocution de M. André GASCHT

Lorsque M. Jean Remiche, dans l'impossibilité de se libérer ce soir, m'a demandé de le représenter et d'associer ainsi la Direction générale des Arts et des Lettres du Ministère de la Culture française à la commémoration que vous organisez à la mémoire de Constant Burniaux, je m'en suis profondément réjoui.

Il y a trente ans, en effet, que je tiens le romancier des « Temps inquiets », auquel m'attachaient les liens d'une très vive sympathie, pour l'un des écrivains les plus importants de sa génération. C'est en 1945, au lendemain de l'attribution du

Prix Malpertuis à son roman « Clémence », premier volet de cette fresque contemporaine, que j'ai pris contact pour la première fois avec son œuvre. Conquis par cet adorable récit d'une enfance, je n'ai eu de cesse de découvrir les autres aspects de son talent. J'ai su ainsi que, dans tout ce qu'il écrivait, Constant Burniaux alliait à un sens aigu des réalités humaines une chaleur et un don d'émotion toujours en éveil.

On a pu dire de lui, à raison du choix délibéré qu'il a fait de personnages humblement quotidiens, qu'il était le romancier des gens sans histoire et qu'il avait précisément fait la preuve de son talent à construire ses narrations — je cite Jacques-Gérard Linze — « à partir du donné le plus ingrat qui soit en apparence : la vie simple des gens médiocres, l'aventure médiocre des gens simples ».

C'est vrai, assurément, d'une part importante de ses livres. Et sans doute pouvait-il s'enorgueillir en effet d'avoir, sans jamais sacrifier au régionalisme, tracé d'une certaine société belge un portrait fidèle où elle pourra reconnaître un moment caractéristique de son histoire.

Mais, cette matière ingrate, il l'a proprement transfigurée. Car, s'il est vrai que l'invention des situations est aussi banale que la vie elle-même, si les rebondissements sont rares et les péripéties sans imprévu, la finesse du trait est si subtile, la justesse de l'observation psychologique si précise et la densité poétique de la vision si délicate que le lecteur éprouve au récit de cette banalité même un plaisir sans égal.

Le mérite de l'œuvre de Constant Burniaux est dans son authenticité. Quoi d'étonnant à cela dès que l'on s'avise qu'il n'a rien inventé qui ne soit étayé par des impressions vécues et que la quasi totalité de son œuvre romanesque est tirée de son expérience personnelle, voire d'une sorte de transposition autobiographique largement stylisée.

On y retrouve, en effet, dans un premier temps, le reflet de son expérience pédagogique dans l'enseignement spécial, puis ses souvenirs de combattant-brancardier de la première guerre mondiale. Par la suite, elle s'identifie étroitement avec le climat de routes minées de l'entre-deux-guerres et traduit l'évolution de la société que nous avons connue au cours du dernier demi-

siècle. Enfin, d'un point de vue plus subjectif, elle épouse les goûts et les désirs de l'écrivain, meublant de ses prédilections la vie de ses héros et leur offrant pour théâtre celui-là même où avait plaisir à vivre Constant Burniaux.

Ce que j'ai dit du romancier, il me faudrait le répéter à propos de l'admirable conteur et du nouvelliste, volontiers teinté d'humour, qui s'épanouit avec tant de bonheur dans une longue série de textes courts, mais pleins de résonance, dont les plus prestigieux sont peut-être ceux qu'il a réunis dans « La Vie plurielle », livre auquel je conserve pour ma part une dilection particulière. Et le poète, dépourvu d'ambitions excessives, toujours au ras du concret, a donné le meilleur de lui-même dans une gamme très dépouillée de notations vivantes, restituées sans artifice, dans toute la lucidité de leur découverte.

Mais je suis en train d'empiéter sur le domaine réservé aux orateurs qui vont me suivre et m'autorise d'une longue habitude de la chose littéraire pour vous parler en écrivain et en critique plutôt qu'en fonctionnaire.

Je me résumerai donc en vous exprimant la satisfaction qu'éprouve le fonctionnaire culturel que je suis ici ce soir, (et l'administration qu'il représente) à voir rendre justice à un écrivain dont le souci éminent a toujours été, consciemment ou non, de nous laisser une image vraie de la condition faite aux hommes et aux femmes de ce pays, de leurs joies et de leurs peines. N'avouait-il pas, dans la préface d'un de ses romans, son dessein de « découvrir les confluent où la sensibilité d'un homme coule dans la sensibilité de son temps ». Et n'a-t-il pas exprimé toute sa conviction personnelle lorsqu'il a donné pour titre au dernier volume des « Temps inquiets » cette radieuse affirmation que « la Vérité est dans les cœurs ».

**LE ROMANCIER****par M. Albert AYGUESPARSE**

L'écrivain que nous honorons aujourd'hui occupe une place privilégiée dans notre littérature, et je ne crois pas jouer au devin si j'avance que son audience ne faiblira pas avec les années. Les manuscrits, les volumes et les nombreux documents rassemblés autour de nous par les soins de M<sup>me</sup> Jeanne Burniaux et mis dans leur meilleure lumière par des mains attentives, vous auront permis déjà d'admirer le rayonnement d'une œuvre dont certains d'entre nous n'avaient peut-être pas évalué toute l'ampleur. Pour en mesurer la portée et l'éclat, il vous aura suffi de promener un regard sur tout ceci qui n'est qu'une image réduite et forcément incomplète du vaste labeur accompli par l'écrivain.

Tout à la fois romancier, conteur, poète, essayiste, pendant plus de cinquante ans Constant Burniaux a enrichi nos lettres, et son activité dans les divers domaines qu'il a abordés fut d'évidence celle d'un créateur. Mais ce créateur était aussi un témoin, un témoin combien lucide, combien vigilant. Les événements et les hommes qu'il connut pendant une longue vie qui enjambe le 19<sup>e</sup> et le 20<sup>e</sup> siècle, les manières de vivre et de penser d'une époque tourmentée à peine révolue, il les décrit avec une vérité exemplaire qui reste le don majeur du romancier. Sans désespérer, il a assumé ce que je tiens pour le devoir primordial de l'écrivain : traduire dans son langage propre son expérience d'homme et sa vision du monde. Il n'est que de se pencher sur son œuvre pour avoir, vous sautant aux yeux à chaque page, la certitude que Constant Burniaux a rempli ce devoir avec une ténacité et un talent que rien n'a pu entamer.

Nul ne songerait à le nier, la littérature fut l'occupation capitale de Constant Burniaux, celle qui donna à sa vie sa signification même et sa raison d'être. Mais on ne peut pénétrer son œuvre sans connaître sa vie, car la vie de Constant Burniaux éclaire étrangement l'œuvre et elle permet de percevoir la démarche tantôt apparente, tantôt souterraine, de son travail de création. Il est peu d'écrivains chez qui la vie et l'œuvre se confondent à un tel point,

chez qui l'œuvre est le miroir obstinément et impitoyablement fidèle de la vie. Dans l'intarissable fonds de passions, de révoltes, d'ambitions et d'amour où l'écrivain a puisé les éléments et les thèmes de ses ouvrages, on retrouve sans effort ce qui appartient à l'enfant Burniaux, au soldat Burniaux, à l'écrivain Burniaux, à l'homme Burniaux enfin. Même rapide, un survol de l'existence de Constant Burniaux permet de découvrir, mieux, d'identifier les personnages réels qu'il a élus comme héros — et ils sont nombreux, tirés tantôt de son cercle familial, tantôt d'une humanité courante — et ceux qu'il a créés ou recomposés, car ce romancier véritable a aussi quelque chose d'un démiurge, et ce démiurge s'est révélé d'une rare fécondité.

Je n'aurai pas la témérité de vouloir donner une image seulement approchée d'une œuvre qui compte plus de quarante ouvrages dont quelques-uns appelleraient une analyse fouillée et substantielle que je ne puis songer à entreprendre ici ce soir sans en défigurer la portée ou en affaiblir la magie. Mon projet sera infiniment plus modeste. Mon excellent confrère Marcel Lobet, Directeur de l'Académie, parlera d'ailleurs du romancier lundi soir, d'une manière circonstanciée, tandis que mon ami Roger Foulon, Président de l'Association des Écrivains belges, évoquera l'œuvre du poète. Pour ma part, pendant quelques instants, je voudrais faire revivre l'écrivain et souligner les vertus majeures de son talent de romancier, de conteur ou de poète, parcourir en somme les grandes allées de son domaine, un domaine que seule la mort pouvait limiter à jamais.

C'est le 1<sup>er</sup> août 1892 que naît Constant Burniaux au cœur de Bruxelles où il passera sa prime enfance. Une idée originale qui pousse son père à bâtir une villa à Linkebeek fera de lui, pendant six années, un petit villageois qui gardera, jusqu'à la fin de sa vie, une tendresse indélébile pour ce « vert paradis des amours enfantines ». Constant Burniaux a huit ans lorsque sa famille émigre à Linkebeek, et ce déménagement constitua, pour le jeune enfant qu'il était, une véritable transplantation dont plusieurs de ses œuvres tracent une relation sans cesse reprise, sans cesse transposée. Mais une hématurie dont il réchappa par miracle fera de ce garçon exubérant et malicieux un être sensible, presque secret, extrêmement vulnérable qui trouva dans sa vie intérieure

une incroyable volonté de vivre mêlée à un puissant penchant pour la rêverie.

Une admirable photo de cette époque, venue jusqu'à nous à travers les mille tribulations d'une longue existence, nous offre, du petit Constant arraché à la mort, sauvé et guéri, un visage émouvant où, sous un large front bien dessiné, brille la flamme intense de deux grands yeux sombres et intelligents. Seule la bouche, un peu gourmande, corrige la lourde anxiété de ce regard qui semble interroger l'avenir. Devenu homme, cet enfant rêveur, resté pensif, nous donnera une œuvre débordante de personnages habités de passions et de phantasmes, aux prises avec les poignantes réalités de leur temps.

Cette aventure villageoise va constituer, avec la douloureuse expérience de la guerre, une source fertile d'inspiration, et lorsqu'il écrira les cinq volumes des *Temps inquiets*, Constant Burniaux tirera de son enfance campagnarde et de sa vie de combattant des matériaux originaux, authentiques, qui conféreront à cette vaste fresque romanesque son accent personnel et sa valeur de témoignage.

Constant Burniaux est entré dans l'enseignement en 1912 et, jusqu'à la déclaration de la première guerre mondiale, en août 1914, il a été à la tête d'une classe d'anormaux qu'il retrouvera d'ailleurs à sa démobilisation en 1919. Quatre années plus tard, en 1923, il épouse Jeanne Taillieu qui, pendant plus d'un demi-siècle, fut à ses côtés une confidente et une collaboratrice précieuse.

Comme pour beaucoup d'hommes de sa génération, la guerre fut sans conteste une épreuve cruciale pour Constant Burniaux. Elle lui fit découvrir, derrière la dérision de son destin de soldat, la grandeur et la fragilité de l'homme. Mais c'est son métier d'enseignant qui permettra à Constant Burniaux d'écrire son livre le plus déchirant, celui avec lequel, d'emblée, il conquiert sa réputation d'écrivain. Je veux parler de *la Bêtise* qui introduisit dans notre littérature un nouveau type littéraire, l'enfant arriéré.

Frêle sous la lourde flamme noire des cheveux, le visage basané traversé par la moustache drue, coupée court, cet homme jeune — il a une trentaine d'années — promène sur les êtres et les choses un regard d'une acuité intense. Il écrit depuis plusieurs années

déjà, mais il sera remué au contact de cette humanité tarée et composera *la Bêtise*.

Jean-Richard Bloch, à qui Constant Burniaux a envoyé le manuscrit de son roman, lui avait écrit à son propos : « J'achève la lecture de *la Bêtise*. C'est un beau livre, fort, simple, touchant ». Pour élogieuses qu'elles soient, ces épithètes traduisent mal la surprise de la pitié révoltée que suscita dans le public ce journal d'un instituteur qui, jour après jour, dans une classe d'enseignement spécial, s'aventure dans l'enfer de l'enfance tarée.

Les enfants anormaux existaient, mais on les connaissait mal, relégués qu'ils étaient dans une manière de ghetto moral. Chose extraordinaire, voici qu'un jeune écrivain vivait parmi eux, les comprenait et les aimait, essayait de les arracher à leurs ténèbres et relatait sans tricher leurs conversations rudimentaires, leurs pensées grossières, leur vie murée par l'imbécillité. Il en avait fait un livre surprenant dont le titre même sonnait comme un défi.

*La Bêtise*, ce roman « scolaire », comme l'appelait Constant Burniaux lui-même, paraît à Paris en 1925, chez Rieder, l'éditeur de Jean Tousseul et d'André Baillon, de Panaït Istrati et de Victor-Serge. Sa parution fut une manière d'événement dont les écrivains de ma génération ont gardé le souvenir comme d'une conquête. Avant de sortir de presse, de longs fragments en avaient paru dans *l'Humanité* et dans la revue *Europe*. La revue *Clarté*, qui affichait un solide mépris pour toute littérature sans contenu humain, le désigna comme le meilleur livre du mois. Chaque ligne de cette suite de brefs récits tracés d'une plume acérée vous brûle les yeux et vous étreint le cœur. Personne ne s'y trompa. Sous la couverture jaune des éditions Rieder, ce livre était plus, beaucoup plus qu'une œuvre littéraire, plus aussi qu'un témoignage inédit, c'était une bouleversante prise de conscience, et le récit d'une navrante expérience humaine, que Constant Burniaux allait compléter plus tard par deux autres livres de la même veine, *Crânes tondus* et *l'Aquarium*. Je suis de ceux qui pensent que, pour saisir la signification profonde de l'œuvre de Constant Burniaux, il faut en commencer la lecture par *la Bêtise*, son apport le plus authentique.

Quelques années après *la Bêtise*, Constant Burniaux fait paraître *Une petite vie*. Parallèlement aux deux lignes maîtresses

de son œuvre, l'enfance tarée et la guerre, *Une petite vie* ouvre une nouvelle perspective dans une production dont se dessinent déjà les thèmes dominants.

Banal pour le lecteur peu perspicace ou incurieux, construit autour d'un personnage quelconque qui se promène dans le décor médiocre d'une ville sans grâce, *Une petite vie* est sans doute le roman où se dessine le mieux le contraste que Constant Burniaux laisse apparaître entre le prosaïsme de l'intrigue et du décor et les vertus d'une écriture aiguë. Derrière la trame serrée des petites phrases nettes, percutantes, on sent grandir à la fois et d'une même coulée la détresse d'un être falot et la mesquinerie annihilante d'un milieu social insignifiant. Bien que l'auteur ne le précise pas, nous sommes au cœur de cet entre-deux-guerres que Constant Burniaux décrira dans plusieurs de ses livres avec une précision clinique.

Dans la même lignée romanesque qui fait songer au populisme sans cependant en épouser tous les traits, s'inscriront plus tard plusieurs œuvres, entre autres *la Quinzaine du plaisir* et *Rose et M. Sec* où un Constant Burniaux pénétrant, scrupuleux, montre à quoi rêve le petit peuple de ses héros, de quels drames obscurs est tissée leur vie de tous les jours et comment ils s'arrangent pour résoudre les équations sentimentales et matérielles de leur existence. Et ce faisant, il établit, peut-être à son insu, le diagnostic d'une société touchée par la crise et celui d'une époque en pleine mutation. Constant Burniaux est le peintre minutieux d'une humanité courante partagée entre des appétits triviaux et une dévorante faim de bonheur. Avec une tendresse apitoyée, il évoque ses menues joies, l'interminable suite de ses défaites et de ses courtes victoires, ce qu'il a appelé « la grandeur des humbles ». Cet intuable goût de la vie, on le retrouve jusque dans les titres de plusieurs de ses livres : *les Ages de la vie*, *la Vie plurielle*, *l'Amour de vivre*. La vie, toujours la vie. Elle est là, dans son œuvre, avec ce que je crois pouvoir appeler un peu de l'âme du peuple.

Comme il a su résister à la tentation de refaire le même livre après le succès de *la Bêtise*, ou à celle de donner des répliques plus ou moins habiles d'un type littéraire, Constant Burniaux ne s'est pas limité à l'étude d'une classe sociale, ni à parfaire l'une ou

l'autre forme littéraire. Sans renoncer à sa personnalité, il n'arrêtera pas d'élargir son champ de vision, de prospecter de nouvelles zones d'inspiration. Les œuvres de la maturité le verront appréhender l'être humain dans ce qu'il a de plus intime et en même temps de plus universel, mais chacun de ses livres témoignera d'une tenace volonté de renouvellement.

Constant Burniaux a 52 ans en 1944 lorsqu'il fait paraître *Clémence*, le premier tome des *Temps inquiets*, une suite de cinq volumes qui forme un monde bien délimité par son style, par sa structure, par la couleur sociale des personnages. L'année suivante, il entre à l'Académie. Écrivain réputé, auteur d'une vingtaine d'ouvrages, il est plein de projets, une sorte de flamme l'habite, il se sent porté par une grande espérance, le désir d'accomplir l'œuvre pour laquelle il se croit né, et par la certitude aussi que son fils Jean Muno, qui vient de publier ses premiers livres, sera l'un des meilleurs romanciers de sa génération.

L'apport autobiographique est important, voire fondamental dans l'œuvre de Constant Burniaux, et sans trop courir le risque d'être démenti, je pourrais avancer que, pour avoir de l'enfant et de l'homme qu'il fut une image ressemblante, comme on dit d'un portrait qu'il est ressemblant, il suffit d'ouvrir *les Temps inquiets*. Tout au long des cinq volumes de cet ample roman cyclique qui embrasse un demi-siècle, soit qu'il invente des personnages, soit qu'il improvise des situations, Constant Burniaux se raconte et, se racontant, il rapporte les habitudes, les idées, les événements de son temps avec ce goût du détail vivant qui est une qualité bien particulière de son art. Mais Jean Chenevière, le héros des *Temps inquiets*, n'est pas l'unique personnage dans lequel Constant Burniaux se soit incarné grâce au merveilleux pouvoir de dédoublement qui permet à l'écrivain de se survivre dans les créatures nées de son imagination.

À peine a-t-il achevé *les Temps inquiets* qu'il se tourne vers le récit fantastique, sans abandonner pour autant la création romanesque, et qu'il se sert du truchement de la nouvelle, mode littéraire qu'il affectionne, pour s'introduire dans le monde du rêve et du surnaturel. Mais le surnaturel de Constant Burniaux, celui de *Marines*, des *Âges de la vie* ou de *Kaloo, le village imaginé*, reste profondément branché sur la réalité et curieusement,

c'est à partir de cette réalité qu'il élabore ses récits fantastiques, qu'il déploie l'écran fascinant de son imagination.

Les nouvelles de Constant Burniaux sont d'un écrivain qui a pénétré les ressorts les plus subtils de ce genre d'écrits et à qui il suffit de raconter un fait quelconque pour que s'opère en lui le mystérieux travail de cristallisation que requièrent ces récits où rien ne peut être laissé au hasard. Parfois même, comme dans *le Livre de mon père* et dans *D'humour et d'amour*, il a recours, pour conférer à son ouvrage un accent plus crédible encore, à des fragments de son journal à peine remaniés ou travaillés.

S'il est vrai que Constant Burniaux est romancier avant tout et que, parlant de son œuvre, c'est au prosateur qu'on songe, on oublie trop vite qu'il a toujours écrit des poèmes. En 1927 déjà, il publiait un premier recueil, *Poèmes en prose*, qui sera suivi de quatre autres, nés de la même source lyrique. Il ne s'agissait pas pour lui d'une forme littéraire mineure, mais au contraire d'une activité à laquelle il fut toujours très attaché, où se reflètent ses rêveries, ses enthousiasmes et ses tourments, les côtés inexprimables de la vie. Faite de vers brefs, de bribes de confidences, d'images nettes, d'énumérations et de répétitions obsédantes, cette poésie échappe résolument aux modes, se prolonge d'un recueil à l'autre et est traversée d'un long cheminement de sensations.

La fréquentation de son œuvre permet certes de reconstituer, jusqu'à un certain point, la démarche créatrice de Constant Burniaux, ses goûts, ses admirations, ses angoisses et sa philosophie. Pareil à la plupart des écrivains, Constant Burniaux était un être compliqué, déconcertant par moments, vulnérable, mais doué d'une infatigable ardeur au travail. Ceux qui l'ont approché et qui ont mérité son amitié ont tôt remarqué que cet homme mince, d'une nervosité à fleur de peau, d'un abord parfois réservé, dissimulait une rare générosité de cœur derrière le ton railleur et amer qu'il prenait pour dénoncer la sottise des hommes ou les aberrations de notre civilisation. Ils découvraient alors un Burniaux causeur, tour à tour enthousiaste et sarcastique, conteur d'anecdotes et d'histoires drôles, qui dépensait une fougue inhabituelle à défendre de jeunes poètes ou les auteurs d'un premier livre. Ce lecteur impénitent, découvreur de talents neufs,

a poursuivi aussi, en marge de son œuvre, une activité critique d'une abondance et d'une ouverture d'esprit exceptionnelles. Tout au long de sa vie d'écrivain, il s'est penché sur la littérature qui se faisait, il a loué avec discernement les œuvres élues parmi celles qu'il recevait chaque matin et a fait partager ses admirations par les milliers de lecteurs des revues et des journaux auxquels il collaborait. Souffrant, malade, touché déjà par la mort, il n'a eu de cesse qu'il n'ait achevé l'article sur un essai d'Émilie Noulet, *l'Œuvre poétique de Stéphane Mallarmé*. Cet article, le dernier qu'il écrivit, parut au lendemain de sa mort. Ce trait, mieux peut-être qu'un long commentaire, peint l'homme, éclaire l'idée qu'il professait de la mission de l'écrivain. Scrutateur passionné des hommes et des drames d'aujourd'hui, créateur d'un véritable monde romanesque, Constant Burniaux, tour à tour témoin ou démiurge, n'a cessé d'exprimer la réalité déchirante ou exaltante de son époque, mais aussi la grandeur et la poésie de l'éphémère aventure humaine sans cesse recommencée.

## LE PROSATEUR

par M. Marcel LOBET

Créateur ou critique, écrivain ou lecteur, chacun de nous projette la magie littéraire dans une imagerie intime où les mots se chargent de symboles. L'œuvre de Constant Burniaux apparaît comme un village imaginé où se croisent des aventures quotidiennes, sans lendemain. C'est le théâtre de la vie plurielle où le Grand Jeu « d'humour et d'amour » déploie ses fastes secrets, dans « l'odeur du matin ». Tous les titres d'une longue bibliographie semblent accourir pour revendiquer une place dans cette géographie cordiale fort éloignée de la Carte du Tendre.

Comme le rappelle le cinquième volume des *Temps inquiets*, « la vérité est dans les cœurs ». Et les cœurs sont innombrables, chacun étant un univers à découvrir. Reprenant l'œuvre de Constant Burniaux, j'ai feuilleté ces romans gonflés de sève humaine par « l'amour de vivre ». J'ai relu telle ou telle nouvelle où le fantastique devient familier. Au lieu d'une étude méthodique d'où se dégageraient des lignes de force, voici les réflexions d'un ami qui cherche moins la rigueur que la chaleur d'une vie répandue dans les pages d'une vingtaine de livres. Le cœur de Constant Burniaux n'a pas cessé de battre. Tel est le miracle d'une survie littéraire à laquelle nous croyons tous.

Nous savons tous aussi comment l'œuvre de Constant Burniaux s'est imposée par sa probité, par une pitié généreuse qui n'excluait pas la sagacité de l'observation. Le romancier des petites vies avait le sens de la grandeur secrète, de cette grandeur qui transfigure le banal et même le sordide sous l'éclairage d'une lumière fraternelle.

\* \* \*

Le réalisme de l'écrivain fut illustré, tout d'abord, par une œuvre qui le rendit célèbre : *La bêtise*. L'avertissement de l'auteur précisait son propos : « Ce carnet de croquis est d'un maître

d'école, homme qui use journallement son intelligence et son cœur à la bêtise : une meule solide qui tourne depuis toujours. Il ne faut pas rire... Il ne faudrait pas pleurer non plus. La vérité est ainsi. Et ce petit livre est sincère, malgré les profondes tendresses que les amitiés d'enfants communiquent aux hommes ».

Ces « esquisses au crayon tendre », comme dirait Carlo Bronne, vont bien au-delà du monde puéril où l'instituteur se trouvait confiné : on décèle, dans la *Bêtise*, des fragments de journal intime, telle cette réflexion à propos du palais de justice de Bruxelles entrevu à travers la fenêtre de la classe : « Les hommes aiment élever quelque chose d'immobile dans le temps qui les fuit, une chose qui les regarde vivre sans s'émouvoir. À force de la considérer du fond de leur douleur, ils la divinisent, lui donnent des prières, croient à la vertu de son indifférence. »

On pourrait tirer toute une philosophie de cette œuvre de jeunesse.

\* \* \*

Bousculant logique et chronologie, j'ai choisi de parler dès à présent de *Kaloo*, qui nous éclaire sur les dons du prosateur.

Si nos professeurs d'aujourd'hui daignaient faire place, dans leur enseignement, aux écrivains français de Belgique (mais ils leur préfèrent Françoise Sagan, Boris Vian et d'autres auteurs amorphes, sans substance), je leur conseillerais d'analyser *Kaloo, le village imaginé* où le conteur s'est révélé sous un aspect qui devrait toucher les prospecteurs du futur.

L'avant-propos s'ouvre par un texte de Marcel Proust qui nous livre une des clés de la magie romanesque de Constant Burniaux. Celui-ci plaide pour le *souveneur*, pour l'homme qui, « atteint de dépaysement chronique », est « captif de son passé, d'un passé dont il est le créateur ».

Dans son « village imaginé », le romancier nous montre le passé mobile, vivant, changeant, évoluant grâce à l'imagination du *souveneur* qui devient *réinventeur*, afin de raviver de vieux désirs en jouant avec le destin.

Nous pénétrons ainsi dans le mystère de la création romanesque, dans la psychologie de l'écrivain considéré comme un « être sans âge fixe », doué de la faculté de multiplier son existence par la

fiction. Quand le romancier est poète, il nous rouvre les « vastes portiques » de la « vie antérieure » évoquée par Baudelaire dans *Spleen et idéal*.

*Kaloo* occupe donc une place exceptionnelle dans l'œuvre de Constant Burniaux, non seulement par l'inspiration des récits mais par la structure de l'ensemble qui forme un triptyque dont les panneaux se complètent et s'harmonisent. Devant ces images villageoises où le fantastique se mêle au réel, on songe aux vieux peintres flamands, aux conteurs réalistes qui cherchent leur inspiration dans les campagnes hallucinées. Les noms de Virrès et d'Eekhoud viennent sous la plume, bien que le talent de Constant Burniaux se réaffirme d'une manière très personnelle.

Dans le panneau central, où le souvenir romancé semble prendre le pas sur la fiction pure, le narrateur fait appel à son enfance. C'est un pèlerinage réitéré aux sources de son inspiration. L'onirisme intervient parfois pour recomposer une réalité abolie. C'est du naturalisme, au sens pur du terme, mais un naturalisme illuminé par une poésie discrète, par les affleurements de la vie seconde.

Le porte-parole du romancier, Jean Perrouse, revit son adolescence, et surtout ces moments privilégiés où il s'est éveillé à l'amour. Ce sont les pages les plus émouvantes, les plus humaines, de ce livre d'où s'élève lentement une féerie souterraine, comme dans la *Grotte*, un roman antérieur où la magie littéraire opérait plus mystérieusement encore.

*Kaloo* est orchestré avec une science très sûre d'une composition proche de la rhapsodie et même de la symphonie. Une musique où les bois et les cordes l'emportent sur la fanfare des cuivres. Une sorte d'envoûtement naît de ces phrases volontairement simples, de ce langage obsessionnel, c'est-à-dire des questions obsédantes que se pose, dans le secret, l'homme en quête du meilleur de lui-même.

Parallèlement à l'aventure personnelle, le romancier nous restitue aussi le petit monde des débuts du siècle où l'on montait se coucher le bougeoir à la main, après la veillée autour du poêle de Louvain. À cette époque où il n'y avait ni téléphone, ni automobiles, on se contentait d'une navette entre le bois aux lézards et la prairie aux cardamines.

Constant Burniaux est présent à chaque page de *Kaloo*, avec ses hantises, avec sa compassion, avec son goût de l'aventure intime. Là où le lecteur distrait ne verrait que des images un peu jaunies, le lettré et l'homme sensible discernent une expérience très attachante. Un écrivain emporte son enfance pour se prémunir contre la mort, pour conjurer l'oubli, pour survivre grâce aux sortilèges de la mémoire.

\* \* \*

Je voudrais faire écho à deux communications de Constant Burniaux à l'Académie royale de langue et de littérature françaises (1). Dans ces textes qui témoignent d'une vaste érudition littéraire, l'écrivain a voulu rattacher son œuvre de prosateur à son œuvre de poète. En outre, Constant Burniaux révèle un aspect méconnu de sa personnalité : l'essayiste qui transparaisait d'ailleurs dans les innombrables articles de critique publiés au cours d'une longue vie laborieuse.

Ces deux communications à l'Académie traitaient de la part de poésie que peuvent contenir le roman et la nouvelle. De Nerval à Freud, en passant par Rimbaud et par Alain-Fournier, Constant Burniaux a élaboré ce que j'appellerais volontiers une poétique romanesque où l'enfance « contient la digue de l'impossible et le ressac de mélancolie ».

On découvre ainsi un romancier-poète d'une sensibilité singulière qui perçoit « les prolongements mystérieux, la résonance dans l'invisible des faits minuscules de la vie quotidienne ».

Parlant de la poésie du roman, Constant Burniaux disait : « À vrai dire, le mystère nous environne, nous enveloppe, et le romancier-poète sait faire sentir sa présence par une sorte de vibration des phrases qui éveille chez le lecteur de subtils échos. Ce dépaysement-là existe chez les romanciers touchés par l'inquiétude métaphysique et qui peuvent charger le langage ordinaire de plus de sens qu'il n'en porte et n'en peut porter... »

Quatre ans après sa communication sur la poésie du roman, Constant Burniaux faisait part à ses collègues de ses recherches

1. *La poésie du roman*. Séance mensuelle du 11 octobre 1958 ; *Recherche sur la poésie de la nouvelle*. Séance du 7 avril 1962.

sur la poésie de la nouvelle. L'analyste remontait à Mérimée, à Nerval encore et même, cette fois, aux *Cent nouvelles nouvelles* du XV<sup>e</sup> siècle. Il nous plaît de saluer, chez un romancier, cette curiosité qui se portait vers les horizons les plus éloignés de son propre univers romanesque. Cela aussi fait partie de cette « puissance de dépaysement » dont l'écrivain a si bien parlé à ses collègues de l'Académie.

Retenons de tout ceci l'harmonieuse synthèse du roman et de la poésie. Les livres de prose de Burniaux sont nourris d'une poésie « incorporée » dont le romancier disait qu'elle est « baignée par le sang même du récit à qui elle donne force et saveur ». Ainsi le romancier tempérait-il l'âpreté de ses évocations.

\* \* \*

À propos du mystère de la création romanesque, je voudrais citer un souvenir personnel. Je me trouvais, à la « vêprée », avec Burniaux et d'autres amis, chez la romancière Andrée de Croix. Un coup de sonnette intempestif interrompit les conversations. Tandis que notre hôtesse cherchait à identifier ces « visiteurs du soir », Burniaux improvisa un jeu : imaginer un récit, en partant de cet appel nocturne. Le romancier était en alerte, égrenant des hypothèses rapides. Et nous assistions, émerveillés, à une expérience fortuite dans le laboratoire romanesque.

Devant ce pouvoir d'imaginer, on ne s'étonne pas que Burniaux ait consacré plusieurs années de sa vie à un roman cyclique, les *Temps inquiets*, qui embrasse toute une génération. Le psychologue pourrait y puiser les éléments d'une histoire de la sensibilité moderne.

Je me souviens d'avoir interrogé l'écrivain à propos de ce roman-fleuve (comme on disait à l'époque). Parlant de sa génération déçue, Constant Burniaux me confiait ceci que j'ai retrouvé dans un article de la *Nation Belge* paru en 1948 : « On nous a arrachés à notre vie d'homme, non seulement au bonheur quotidien, mais à notre puissance de rêve, car nous avons besoin d'irréel autant que de réalité ». Et mon interlocuteur citait ce mot de Ramuz : « Notre vie a été pourrie de guerres. »

Plus loin, le romancier indiquait la courbe qu'il avait suivie : « Dans mes premières œuvres, l'observation domine, mais à partir

de la *Grotte*, j'ai échappé au réalisme. » Burniaux en est venu peu à peu à transposer le réel tout en lui restant fidèle. C'est un indice de richesse intérieure en même temps qu'une ouverture vers une technique libérée. Combien nous touche ce long cheminement de l'écrivain qui progresse et monte vers son accomplissement ! Cette ascension où la pensée et l'écriture se tiennent par la main...

De Burniaux penseur j'ai cité des propos déjà anciens, parce qu'ils datent de près de trente ans. En relisant ces réflexions, je me demande si elles ne sont pas très actuelles par certains côtés, lorsque le romancier des *Temps inquiets* déclarait : « La vie nous a abaissés d'un cran, nous ravalant aux uniques préoccupations matérielles, égalisant par le bas, nous ramenant au niveau de ceux qui sont rivés à la matière. C'est le triomphe de la bêtise. »

\* \* \*

Les idées personnelles de Constant Burniaux sur la vie et la mort, sur les saisons de l'homme et sur la leçon des voyages, sur les bêtes et les choses, sur la guerre et la paix, sur la famille et sur la vie seconde, tout cela qui relève de la sagesse privée et qui forme le tissu de nos jours, on le trouve dans ce « Journal d'un homme sensible » qui s'intitule *D'humour et d'amour*.

On voudrait y relever plusieurs formules qui éclairent la démarche du « mémorialiste de soi-même ». Certaines phrases vont très loin dans le mystère de la conscience. Voici à quelles propositions on pourrait ramener l'optique romanesque de Constant Burniaux telle qu'elle apparaît à travers ses écrits intimes. L'homme de réflexion est un spectateur-né dont le regard intérieur est une sorte de radar qui cherche à toucher l'inaccessible. Un miroir reflétant tout ce qui tombe dans son champ. Une loupe géante captant les rayons solaires pour les concentrer en un point brûlant. Tels sont les jeux des petits Prométhées que sont les vivants quand ils cherchent le feu de la vérité humaine.

*D'humour et d'amour*, c'est le survol des quatre saisons qui composent notre existence. L'écrivain est notre répondant, et nous tendons à établir avec lui une correspondance, de hautes connivences. Constant Burniaux croyait que le sort de l'homme est de n'entrevoir la vérité qu'à travers la « brume de l'oubli ».

Cette vérité, disait-il, « serait finalement une sorte de nostalgie qui se colle aux choses et aux gens, comme une couleur toujours mélancolique ».

En ce qui concerne les styles de Constant Burniaux, je me permets de renvoyer aux travaux d'Albert Ayguesparse <sup>(1)</sup>, de Jacques-Gérard Linze <sup>(2)</sup> et de David Scheinert <sup>(3)</sup> qui ont parlé des registres, des timbres, des harmoniques et des vibrations qui donnent une tonalité singulière à la prose du romancier-poète.

\* \* \*

Constant Burniaux a multiplié, dans ses livres, les traits d'une acuité silencieuse. Il effleure en insistant ; il suggère et il envoûte par une magie secrète qui dédaigne tout éclat, tout effet. Cette « symphonie pour un homme seul » exclut les virtuosités de batterie. La prose de Burniaux est sans recherche, dans la fidélité à une écriture qui accorde plus de prix à la qualité humaine du témoignage qu'au subtil arrangement des mots.

Si bien que la bonté et la beauté s'épousent dans ces livres d'où chacun peut emporter une vision douce-amère, fugace et tenace à la fois.

Sans jamais pontifier ou moraliser, Constant Burniaux nous a proposé un art de vivre. Il savait que l'artiste authentique écrit avec son sang, et que seule la sincérité permet au créateur de fondre l'art et la vie dans une lumineuse réalité.

---

1. Voir, entre autres textes, la notice parue dans l'annuaire 1976 de l'A.R.L.L.F.

2. Dans *Mieux connaître Constant Burniaux*. Collection « Mains et chemins » n° 5. André De Rache, éditeur, 1972.

3. Dans *Constant Burniaux ou la hantise du temps*. Collection « Le miroir des poètes ». Éditions Unimuse, 1973.

**LE POÈTE**  
**par M. Roger FOULON**

PROJETS D'AVENIR

*Couchons-nous dans le temps,  
dans le temps doux qui passe,  
couchons-nous sans espoir  
et nous serons mêlés  
aux choses mortes ou vivantes,  
réelles ou inventées,  
de la terre et du ciel.  
Qu'il doit faire bon,  
couché en rond,  
dans l'éternité !*

C'est l'un des merveilleux pouvoir de la poésie, de rendre présente toute parole, de vivifier de menus signes qui semblaient inertes sur une page, de repeupler d'images le monde expulsé, banni, arraché d'un esprit ou d'un regard. Ce poème de Constant Burniaux qu'on vient d'entendre et qu'il traça voici près d'un quart de siècle, nous rend ainsi un être cher, nous apporte sur l'écran de nos mémoires une lumineuse diapositive où chaque détail nous parle d'un cœur débordant d'amour, d'une inquiétude à peine énoncée, d'une âme sans cesse en quête d'amitié. Ce poème est un peu comme la clef qui permet d'ouvrir une cage, de libérer des craintes fugitives, des leitmotives coutumiers ; c'est un peu comme un sésame entrebâillant le portail sacré et nous montrant un être « couché en rond / dans l'éternité ». Toute une philosophie de l'existence, un canevas de pensées, une façon d'être et de rêver se réveillent à l'appel de ces mots quotidiens et simples assemblés un jour de grand désarroi ou de grande joie par un poète, par un vivant accablé peut-être sous quelque faix pesant, rendu amer peut-être par quelque injustice, porté peut-être vers l'irréalité des choses par une vision généreuse

quoique utopique. Tout, de l'œuvre et de la pensée de Constant Burniaux s'y trouve rassemblé, frappé comme le pur profil d'une médaille, affirmé et circonscrit avec une netteté sans bavure. On y touche le « *temps doux qui passe* », la mélancolie de l'être « *sans espoir* », l'imbrication profonde des « *choses mortes ou vivantes | réelles ou inventées* ». On y découvre surtout le mystérieux pouvoir de l'imagination qui emporte l'âme dans « *le fleuve indifférent du temps | vers une mer | étrange et lumineuse | qui s'étale au bout du monde* ». On y parcourt enfin le cœur exalté mais las d'un homme qui conserve, malgré tout, « le roseau vert entre les dents » et lutte, et se crispe et fait front pour continuer de « *sourire aux choses humaines* ».

Cette spectrographie d'un être par l'écriture, c'est, en somme, le rôle que n'a cessé et que ne cesse de jouer la poésie de Constant Burniaux. Et pourtant, cette poésie s'étale sur plus d'un demi-siècle. Les premiers poèmes publiés par Constant Burniaux datent en effet de la première guerre mondiale, les derniers, des années 60-65. Cinquante ans durant lesquels les grands thèmes que nous venons de définir se sont précisés, ont été repris, amplifiés, redéfinis patiemment, avec l'obstination têtue que donnent « les âges de la vie », avec la pédagogie entêtée et persévérante d'un être qui sait que son message est empreint de sagesse et de vérité et qui veut faire profiter au mieux son entourage de ses découvertes, de ses espérances et de ses fois. La fuite du temps, le pouvoir merveilleux des choses, la puissance magique du rêve, la vérité toute simple des plus humbles sont donc les voies royales qui conduisent des *Poèmes romanesques, sans rimes ni raison*, datant du grand carnage de 1914-1918, aux chapitres de *Ligne de cœur* placés, en 1962-1973, sous l'invocation des jours, du jardin, de la rivière voyageuse, de la neige et des souvenirs.

Parcourir les 330 pages de *Poésie* qui rassemble, à l'enseigne des Éditions universitaires, le meilleur de l'œuvre poétique de Burniaux, c'est retrouver sans cesse ces chemins reliés entre eux par des sentes traversières, c'est plonger au cœur du monde pour s'y intégrer au mieux, c'est établir de fructueux dialogues avec les réalités tangibles. Ce réel inventé que, parfois, Burniaux semble fuir pour toucher un pays imaginaire est, en effet, l'assise même de toute sa poésie. Burniaux s'y meut lentement, avec

une volupté de tout son être, de tous ses sens ; il s'y déplace en essayant de n'en rien laisser échapper, voyant, entendant, palpant, humant, goûtant avec délices la moindre de ses parcelles. Mais, par un mystérieux pouvoir, cet univers se trouve surtout dans sa chambre, prisonnier des mots usuels qu'il suffit de dire ou d'écrire pour susciter — mieux, pour ressusciter — cette réalité trompeuse.

« *Soudain, j'ai compris*, note Burniaux dans *D'humour et d'amour, que, sans quitter ma chambre, je pouvais revivre quelques heures d'une vie disparue à jamais du temps présent...*

Une telle poésie vise donc à supprimer le temps. Passé, présent futur s'imbriquent dans les poèmes de Burniaux. C'est une manière originale de briser l'inéluctable, d'affirmer sa pérennité de vivant, de vaincre la mort. L'heure est ainsi arrêtée, figée dans une étrange durée.

#### L'HEURE EST ARRÊTÉE

*L'heure !...*

*l'heure est arrêtée.*

*Pleine de bruits familiers,*

*la maison pend*

*dans le silence.*

*L'heure !...*

*Tout à coup l'heure pousse un grand cri*

*muet,*

*et tombe dans l'éternité !*

Pour le poète, hélas, l'éternité semble d'abord une utopie. La seule manière de l'entr'apercevoir est de profiter au maximum de toutes les fugacités de l'existence, de fixer l'insaisissable par une opération magique du langage, par une appropriation totale des choses. La poésie de Burniaux est empreinte de cette phobie de l'indiscernable, du fuyant, de l'impalpable. En présence d'une chose, d'un paysage, d'un être vivant, ce qu'il tente avant tout de faire, c'est de saisir plus que le visible et d'établir des rapports, des corrélations qui rattachent les objets et les êtres à une certaine fixité, à une certaine durée. Ainsi, face à la mer

qu'il aime, ce n'est plus la mer que le poète voit mais une certaine idée de la mer qui se construit selon la trame ténue d'éléments saisis dans leur permanence :

*La mer a disparu, dit le poète,  
Un grand souffle frais marque seul sa présence.  
La mer a disparu.  
Peut-être n'était-elle qu'un rêve après tout,  
le rêve de l'un de nous ;  
un rêve qui est monté au ciel  
où demeure un trou clair.*

On a dit, on a écrit, que Constant Burniaux était le poète de la réalité. Or, chacun de ses poèmes est rempli, comme cette page décrivant la mer, d'hésitations qui sont autant d'imprécisions voulues, de grands silences, d'horizons rêvés qui font plutôt de Burniaux le poète, non de la réalité ni de l'irréalité, mais d'une certaine surréalité pratiquée si volontiers par les peintres. Partant d'éléments pris sur le vif, Burniaux dessine ses décors intérieurs par petites touches, par menus détails qui, bientôt, érigent un monde où chaque vérité légèrement décalée, désaxée, déplacée, engendre une mutation de l'ensemble et une entrée insensible dans un flou toujours troublant d'où naissent vite l'inquiétude et une certaine angoisse devant l'inconnu.

Cette menace existentielle qu'on retrouve dans les toiles de peintres, tels Delvaux ou Tanguy, par exemple, se précise vite à la lecture attentive de la poésie de Constant Burniaux. Chacun de ses poèmes est comme « un balcon ouvert sur l'inconnu », obéissant à une logique intérieure mais qui, par sa logique même, dépasse vite le visible ou l'habituelle façon de voir, pour poser bientôt les grandes interrogations essentielles. Un poème tel que *Pâle après-midi* est révélateur de cette façon de faire. Burniaux s'y dénude, ne parvient plus à cacher son inquiétude et, par-delà les grisailles d'un arrière-hiver, avoue alors sa détresse :

#### PÂLE APRÈS-MIDI

*Les arbres sont noirs contre le ciel gris,  
mais il reste encore un peu de neige,*

*très blanche,  
 dans les jardins.  
 On voit mal le petit clocher,  
 là-bas,  
 dans la brume.  
 Comme la Terre est seule dans le ciel,  
 avec ses arbres nus !  
 J'y songe et j'ai envie d'appeler,  
 de percer tout ce gris  
 d'un cri,  
 d'un long cri.*

Voilà bien, pour Burniaux, la meilleure façon de réagir : « Se couvrir d'une grande couverture de songes morts »... Au début, dans ses « Premiers poèmes » datés de 1918-1926, cette thérapeutique poétique ne possède encore qu'un caractère presque empirique. Le poète, un peu triste comme le veut la mode d'alors, regarde le monde avec une lucidité apprise durant quatre longues années vécues dans les boues de l'Yser, grâce au partage de la fraternité, de la souffrance et de la peur. Il voit (dans le sens de découvrir) sa bouilloire, son chien, son horloge, sa machine à écrire. Il établit entre les choses et lui des ponts fragiles et intimes qui lui permettent de reprendre pied dans la vie. Mais bientôt, la réalité prend un autre aspect. La fixité des objets familiers n'arrête pas la fluidité de l'existence. Leur adhésion n'est que fictive et menteuse. Le temps fuit, même si les beautés du monde endorment et tranquillisent. Se retrancher dans les splendeurs naturelles n'est qu'un bien faible palliatif... Burniaux s'en aperçoit très vite :

*Il me souvient du chaud mystère  
 étouffant tous nos pas sur la Terre,  
 de ce goût si douloureux qu'il avait parfois  
 et de cette peur du naufrage  
 qui nous faisait nous cramponner alors,  
 anxieux tout d'un coup,  
 aux cœurs  
 de nos sœurs  
 et de nos frères  
 de chair.*

Dès lors, une lame ne cesse de le tarauder. Même dans la paix fugace recouverte et vouée semble-t-il à la fraternité humaine, le poète ne cesse de s'inquiéter. Ses petits tableaux, il continue de les peindre à sa manière qu'Yves Gandon, un de ses préfaciers, définit de la sorte : « Sa technique, dit Gandon, n'a pour objet que d'adhérer, le plus rigoureusement qu'il peut, à la sensation, à l'émotion, aux intermittences du cœur et de la pensée ».

La seconde déflagration mondiale atterre Burniaux. S'il chante encore son monde un peu surréel, il compose surtout les cinq volumes de son roman cyclique *Les Temps inquiets* ; il tient en outre son *Journal de la guerre 1940-1945* dont de nombreux fragments seront utilisés par la suite dans des romans et des recueils de prose.

La poésie de cette époque est remplie de grisaille et d'horreur. Même les choses les plus bucoliques sont marquées du terrible signe. Le déploiement des crimes et des terreurs, Constant Burniaux le ressent cruellement. De plus en plus, l'immédiat et l'actuel s'effacent, chez lui, devant les souvenirs et le retour vers les joies pures de l'enfance pourtant lentement éraillées par la vie :

#### CHANSON SENTIMENTALE

*Mon enfance est assise,  
ce soir,  
sur mes genoux.  
Je n'ose pas y croire,  
j'ai peur de l'interroger.  
Ce n'est pas ce qu'elle sait,  
Ce n'est pas le soleil de ses yeux,  
ni le secret de son cœur,  
ni son sang gai  
qui m'intéressent ou qui m'inquiètent.  
Mais j'ai cru lire  
sur son visage  
un désespoir  
aux yeux de biche.*

Cependant, ce vieux cœur contre lequel le poète presse son passé sait encore s'émouvoir au spectacle de la vie.

*Je me promène  
avec mes passagers clandestins,  
mes joies fatiguées,  
mes tempêtes portatives  
et le tic-tac profond de mon sang.*

Les paysages rencontrés à l'époque sur les plages de son pays ou dans les environs de Wissant lui permettent de préciser davantage ses craintes et ses regrets. Ce mensonge de la réalité ou, mieux, ce trébuchet des choses réelles, enferme progressivement le poète, lui rappelle l'heure inéluctable qui vient.

Toute la philosophie poétique de Burniaux tend alors vers une acceptation résignée du temps détruit, de l'espace mesuré qui demeure à parcourir. Les vieux fantômes, soient-ils nés du printemps, « s'évanouissent en chemin ».

Sur l'eau de la mer, sur le miroir de la mémoire, les poèmes écrivent encore leurs fugitives beautés ; dans la tête, des chansons mélancoliques éveillent encore des échos ; mais l'heure du renoncement est proche. Demain est presque déjà hier, tant l'heure file, tant les lavis longtemps aimés s'estompent sous la grisaille :

*Ah ! je suis seul, seul, seul  
et tout petit sur la Terre...*

Progressivement, le silence s'installe. *La vie plurielle* que mène encore intérieurement le poète l'introduit dans des passes mal définies où le violet de l'âge supprime de plus en plus la précision des décors. Même une plume ramassée sur le sable est sujet à philosophie. Où commence et où finit alors le poème ?

*« Les mouettes étaient des oiseaux lumineux. Nous avons ramassé, sur la plage d'or lourd, une petite plume grisâtre, légère, et jolie comme une fleur. À notre âge on sait le prix du temps retrouvé... »*

Burniaux, alors, a beau vouloir « être le monde et toutes les envies du monde », « aujourd'hui, le temps est tout autre »...

Peu à peu, l'invisible se précise. Constant Burniaux sent s'appesantir sur lui la main froide. Il continue d'écrire, pourtant. Il continue de porter des poèmes dans la profondeur amicale de son regard, dans les gestes de sa main, dans le clos fraternel de son silence. Tout cela jusqu'à la grande rupture...

Mais, ce soir, par-delà le déchirement, comme il est doux, en terminant ce court voyage dans la présence et la poésie de Constant Burniaux, d'entendre à nouveau sa voix qui nous redit l'espérance d'un homme, d'un homme écrivant envers et contre tout un poème :

PENSE À LA FOLIE

*Pense à la folie  
si jolie,  
si polie  
de l'homme qui se donne la peine  
d'écrire un poème...  
et de le garder.*

# Pierre Nothomb

## dans la lumière de la fidélité

par Marcel LOBET

*Notre compagnie a été associée au Groupement européen des Ardennes et de l'Eifel, à l'Académie luxembourgeoise et à la Fondation Pierre Nothomb pour célébrer le X<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Pierre Nothomb, au cours d'une Journée du Souvenir organisée à Habay-la-Neuve, le dimanche 30 mai, au Centre de Rencontres du Pont d'Oye.*

*Avant l'inauguration d'une plaque commémorative par M. Étienne de la Vallée Poussin, président d'Ardennes-Eifel, des discours furent prononcés par MM. Georges Bouillon, Jean Mergeai et Marcel Lobet. Nous reproduisons ci-dessous l'allocution de notre directeur.*

Loin des forums politiques et des manifestations où la sociologie prend le masque de la culture, cette cérémonie du souvenir revêt un caractère d'intimité où la note académique elle-même devrait être assourdie. Sans doute suis-je ici pour saluer la mémoire de Pierre Nothomb au nom d'une Académie dont il fut un des membres les plus éminents, mais je voudrais surtout faire entendre la voix de l'amitié. Bien que notre compagnie s'associe de grand cœur à cette commémoration, je n'entends guère prononcer ici des paroles officielles. En ces lieux si évocateurs, j'aimerais méditer librement avec vous sur le destin de Pierre Nothomb, sur la portée de son œuvre d'écrivain, dans la perspective d'une histoire littéraire qui se compose tous les jours, en dépit des contestations et des modes saisonnières.

\* \* \*

On a dit comment, né à Tournai, Pierre Nothomb fut une sorte de prince lotharingien à la manière de Barrès. Ce genre de

rapprochements indispose ceux qui sont toujours à l'affût de formules inédites. Cependant, avec le recul qui nous place, de quelque manière, sur un promontoire intemporel, nous voyons mieux comment Pierre Nothomb sera rangé, par l'historien des lettres, dans le lignage des hommes divisés non seulement par la géographie et l'histoire, mais surtout par leurs débats intimes.

Admirateur de la *Colline inspirée*, Pierre Nothomb a orchestré, dans ses discours plus encore que dans ses écrits, les thèmes de l'enracinement et de la spiritualité terrienne. Nul mieux que lui n'a parlé de la contemplation passionnée des paysages. Le nationalisme lyrique de ce barrésien lui a fait exalter les hauts lieux où se rencontrent latinité et germanité. De la géopolitique il avait fait une géopoésie, et le partage des eaux offrait au poète une source de symboles. Il disait : « Il n'y a pas que l'homme qui puisse unir ce qui est divergent, qu'il s'agisse de cours d'eau ou de courants d'idées. L'essentiel est de se maintenir sur les sommets pour dominer les deux versants. »

Ce texte a été souvent cité, parce que cette déclaration géopoétique s'applique aussi au domaine spirituel qui nourrissait la vie profonde de Pierre Nothomb. Entre les pôles dialectiques de la chair et de l'esprit, le poète fut, jusqu'à sa mort, tendu vers l'unité qui rassemble, vers la plénitude qui apaise.

Permettez-moi de personnaliser quelque peu mes propos en invoquant les hautes connivences de l'amitié. À deux reprises, au cours de récents voyages à Paris, je me suis attardé à la « chapelle des anges » de l'église Saint-Sulpice, devant la fresque où Delacroix a campé la lutte de Jacob avec l'Ange. Ce fut le testament spirituel du peintre vieillissant qui trouva dans son génie la force de résumer, par la représentation de ce pugilat biblique, les symboles d'une vie écartelée par des attrait contradictoires. Toute l'ambiguïté humaine est dans ce duel entre l'angélisme et l'animalité raisonnante et raisonneuse. Si j'insiste sur l'utime témoignage du grand artiste romantique incarné par Delacroix, c'est parce que j'y vois un intersigne, en ce dixième anniversaire. Il se trouve, de fait, que l'anthologie composée par Pierre Nothomb lui-même, sous le titre admirable d'*Ans de grâce*, s'achève par « Jacob et l'Ange ».

Relisant ce poème où l'Homme dialogue avec Dieu, on est frappé de voir à quel point il pourrait servir d'illustration lyrique au tableau d'Eugène Delacroix où Jacob est aux prises avec l'ange doué d'une force divine. C'est bien le cri de l'homme qui refuse d'être terrassé par la grâce.

Désormais, j'ajouterai le nom d'Eugène Delacroix quand on citera les intercesseurs romantiques de Pierre Nothomb : Chateaubriand et Lamartine.

\* \* \*

Après dix ans, il nous est permis d'oublier l'action politique du poète, fût-elle, comme il l'a dit lui-même, rachetée par « ce frémissement intérieur que l'on qualifie de romantique ». Le mot revient quand on parle de celui dont nous célébrons la mémoire et, loin d'être péjoratif, il nimbe le personnage d'une aura singulière. Dans notre esprit, ce « frémissement intérieur » sauve l'écrivain en le faisant émerger des réalités fluctuantes, parfois sordides quand il s'agit de politique.

Non seulement le poète et le romancier échappent à la médiocrité, mais ils triomphent aujourd'hui de l'incompréhension hypocrite qui tenta d'étouffer la *Vie d'Adam*, *Morménil* et d'autres livres dédaignés ou ignorés par le bien-pensant quand il est un pense-petit. Je songe aussi à la *Rédemption de Mars* et à l'*Egregore* qui, avec la *Vie d'Adam*, forment un triptyque où l'écrivain avait voulu, disait-il, « traduire l'aventure spirituelle et charnelle de l'homme sous le signe chrétien ».

Sans pénétrer dans les arcanes d'une théologie aujourd'hui ondoyante et diverse, on peut considérer, après deux lustres, que Pierre Nothomb fut un précurseur quand il traduisait, dans ses poèmes et dans certains de ses romans, le drame de l'homme qui se débat contre la souffrance morale et qui résiste à l'enlèvement dans la matière.

En marge de toute exégèse traditionnelle et formaliste, je m'attacherai à deux figures qui me paraissent dominer désormais l'œuvre de Pierre Nothomb : David, le roi prophète, le roi poète, et Michel-Ange, le plus grand génie de la Renaissance, parce qu'il fut tout à la fois sculpteur, peintre, architecte et poète.

Deux personnages pathétiques épris de la beauté terrestre, mais tendus désespérément vers la surhumanité, vers un sublime dépassement. Dans l'empyrée de Pierre Nothomb, n'est-ce pas un intersigne qu'un des chefs-d'œuvre de la statuaire universelle soit le *David* de Michel-Ange ?

Le David de Pierre Nothomb, ce n'est pas le jeune berger blond dont la fronde tue le géant Goliath et dont la cithare calme le mauvais esprit qui tourmente Saül. C'est le « vieux poète » comparant deux visages de l'amour : Abisag et Bethsabée. C'est David le nostalgique, l'antique chêne frémissant dans la lumière du couchant et dans la paix du soir.

Michel-Ange, c'est le créateur dont l'idéal plastique est tendu, comme le poème de Dante, vers ce que les corps et les âmes contiennent d'éternel et d'universel. Michel-Ange, c'est le plasmateur titanesque, toujours errant sur le chemin qui va de l'ébauche à la perfection.

\* \* \*

Dans son œuvre poétique, Pierre Nothomb préférait les pages qui répondaient à la contraction de l'être, quand sont en contact « le silence et la force du chêne à la dure écorce ». Ses héros lui étaient d'autant plus chers qu'ils étaient écartelés, chargés d'ans, « soutenus par la gloire ».

Il parlait de son œuvre comme d'un petit univers en expansion, et il ajoutait : « Je n'ai pas peur du désespoir, parce qu'il se transmue finalement en volonté de vivre. J'ai une immense confiance dans l'avenir. Je crois, avec Teilhard de Chardin, à un prolongement continu de la race des hommes. »

Puisque Pierre Nothomb est entré dans l'histoire littéraire, rangeons-le plus près de Claudel que de Mauriac, en raison d'un lyrisme qui embrassait « l'immense octave de la Création ».

D'ores et déjà, nous ne savons plus si le réaliste parlait plus haut que le visionnaire, si la joie de créer l'emportait, dans son cœur, sur le plaisir de se délivrer. Il y a quarante ans exactement, notre ami publiait, aux Cahiers du Journal des Poètes, un recueil intitulé *Délivrance du poème*. Celui qui disait avoir eu « une série de maturités » n'a cessé de trouver une délivrance dans la poésie.

Les contours trop accusés s'estompent dans la brume lumineuse qui entoure les vies rayonnantes. Pierre Nothomb vit dans le cœur de ses amis. Le vœu de notre fidélité, c'est que le meilleur de son œuvre survive dans la mémoire de ceux qui persistent à croire au salut par l'écriture.

## Marcel Thiry

### Prix Valery Larbaud

*L'attribution du prix Valery Larbaud à Marcel Thiry a réjoui tous les amis du poète dont l'œuvre est offerte enfin dans une vision globale dans un beau volume qui porte un titre resté fameux : Toi qui pâlis au nom de Vancouver.*

*C'est Marcel Arland, de l'Académie française, qui a congratulé de lauréat lors de la remise du prix, à Vichy, le 30 mai 1976. Nous sommes heureux de publier ici le remerciement de Marcel Thiry.*

Celui qui inventa si bien son plaisir et le nôtre de faire jouer la géographie pour placer la poésie du monde sous des éclairages nouveaux, et qui par exemple savait élire Saint-Pétersbourg pour découvrir de là, comme de l'observatoire le plus dépassé, un poème de Francis Jammes, celui aussi dont une des tentations privilégiées fut la nordique, celui-là ne vous aurait pas déçus peut-être d'avoir été chercher votre lauréat du Prix Valery Larbaud 1976 en extrême bordure septentrionale du domaine français. Vous m'avez appelé en effet du cap européen le plus nord-nord-est de ce grand continent littéraire et sentimental qui est le nôtre, le grand continent français. Quand je suis dans mon jardin, je sais et je sens que de trois côtés, à une même distance de quatre ou cinq lieues, trois frontières qui sont à la fois de langues et d'États (ou de régions très politisées) délimitent par le même seuil mon petit pays et ce vaste empire dont je ne sais pas comment Valery Larbaud aurait accueilli la vocation nouvelle, et qu'on appelle la Francité. Mon pays lui-même s'était à peine vu proposer son nom depuis très peu d'années quand l'auteur de *Barnabooth* allait commencer à écrire ; ce nom, il l'avait reçu d'un poète, Albert Mockel, et c'était celui d'une revue

symboliste : *La Wallonie*. Aussi, bien que son cher Nord-Express ne dédaigne pas de s'arrêter dans les gares wallonnes, Larbaud n'a-t-il jamais, du moins à ma connaissance, cité cette Wallonie qui naissait à peine comme nation. Il est vrai que je ne me vanterai pas — et surtout parlant dans ce sanctuaire de la science larbaudienne — que cette modeste connaissance qui est la mienne d'une œuvre si étendue puisse être à la mesure de mon admiration pour le poète. Car c'est vers la poésie de Larbaud, vers cette enceinte la plus haute à mes yeux d'une cité Larbaud, que cette admiration s'est portée avec les plus fréquents retours par dilection.

Une cité Larbaud... Oui, comme il y a cette cité de saint Jérôme qui nous a été dépeinte par l'auteur de *Sous l'invocation...* avec un zèle si savant et si vif, et dont, Mesdames et Messieurs les Amis de Valery Larbaud, vous vous occupiez hier encore, de même il y a pour nous, n'est-ce pas, cette autre cité, cette autre Hiéronymopolis, disons : cette Valeria (comme il y a aussi des Césarée) — cette Valeria que nous avons à notre tour édifiée et mentalement composée non pas sur les sables visionnaires d'une Bethléem, mais ici, dans votre ombreuse et tiède, sensible et sensée province du Bourbonnais, patrie de Valery Larbaud « né et mort à Vichy », comme disent les notices pour nous édifier sur le sens final et la vanité des plus beaux voyages. Je le confesse encore, pour moi, dans notre Valeria, la ville haute, la ville des palais sacrés est celle des grandes odes et du grand élan d'un nouveau siècle vers le nouveau lyrisme des trains et des gares ; en bref, au risque de me faire taxer de superficialité c'est toujours l'Harmonika-Zug que je prendrai pour le maître-mot de l'œuvre. C'est affaire de religion : on n'a jamais vu un poète qui chez son coreligionnaire poète ne préfère pas le poète à l'essayiste, au nouvelliste. *Laus praecipua*, rappelle Larbaud pour honorer le monument de la Vulgate qu'il voit s'élever comme la plus haute tour de sa Hiéronymopolis. De même dans son édifice à lui c'est la montée de l'hymne poétique qui m'apparaît comme l'insurpassable excellence : évidemment, et presque inévitablement, d'abord l'accord d'attaque de la fameuse *Ode* elle-même : *Prête-moi ton grand bruit, ta grande allure si douce...* mais aussi tels autres de ces incomparables « départs » : *Un matin, à Rotterdam,*

sur le quai des Boompjes — c'était le 18 septembre 1900, vers huit heures... Ce sont là les « calmes blocs ici-bas chus d'un désastre obscur », les calmes blocs éternels chus du désastre que ne peut pas ne pas être une vie d'homme.

Et sans doute le temps de l'Harmonika-Zug est-il passé, alors que le temps de l'invocation de saint Jérôme ne passe pas, vous l'avez montré hier encore, Messieurs les traducteurs. Ce train de luxe était périssable en tant qu'objet de neuf étonnement, mais sa gloire ne l'était pas. L'engin a été dépassé dans la fuite avide de nos modes et de nos modernismes, mais son chant ne pourrait nous quitter. Dans ces « Livres consulaires » dont Larbaud a prôné la révérente fréquentation, et qui sont les dictionnaires, les mots immobilité et immortalité voisinent presque à se toucher ; nous avons vu ralentir et reculer dans l'ombre historique le train aux souples couloirs revêtus de beaux cuirs et portant vers des distances qui étaient vraiment des distances le sommeil des milliardaires, mais le verbe de Larbaud l'a fait aussi éternel que le cheval chargé du poids d'Antoine.

Les Livres consulaires, et le chapitre qui leur était dû et qui leur est dignement consacré dans *l'Invocation de saint Jérôme*, je les verrais régner sur une de ces artères qui font réseau nombreux autour de l'acropole poétique de la ville Larbaud, avec tant de ces boulevards que Barnabooth appelle ses paradoxes d'écolier, avec les avenues prospectantes des traductions. Puis-je dire que cette ville, qui se nourrit comme un arbre des anneaux annuels de l'exégèse universelle, je la vois aussi accrue de ce vivant quartier des légations que me représente, Mesdames et Messieurs, votre Association internationale ? Et si je l'osais, je dirais encore qu'on la voit de plus s'agréger un autre accroissement, mais dont c'est elle qui organise gracieusement le bienfait : je pense à cette heureuse colonie adoptive qu'elle a voulu citer devant elle, et qui est celle des lauréats du Prix Valery Larbaud. Je vois ceux-ci venir la visiter, lui rendre hommage et recevoir leur palme, un peu comme s'il y avait à l'ombre de ses murailles d'accueillantes *dacha* — encore un mot dont je ne sais pas ce que Larbaud aurait pensé — pour les invités qu'elle distingue. Pour moi, je sens profondément l'honneur et l'émotion d'avoir été mis au

nombre de ceux-ci, et je vous en dis ma gratitude. Si je pouvais émettre un vœu, assurément téméraire à mon âge, ce serait qu'un peu de temps me fût laissé encore pour me permettre d'approfondir mon culte de notre Valeria, et pour que je puisse, suivant le précepte de saint Jérôme, essayer d'en entretenir « le pavé bien balayé ».

# Chronique

## Séances mensuelles de l'Académie

Au cours de sa séance du 10 avril 1976 (la dernière au siège provisoire de l'Avenue des Arts), l'Académie a étudié quelques problèmes d'intérêt général et constitué ses jurys pour 1976.

La séance du samedi 26 mai 1976 — nous parlons de l'inauguration du Palais en tête de cette livraison — a eu un caractère un peu particulier et particulièrement sympathique, puisqu'elle s'est déroulée à Villance, à l'invitation de M. Carlo Bronne.

L'Académie a attribué plusieurs subventions d'aide à l'édition, sur proposition de la Commission consultative du Fonds national de la Littérature.

Au cours de sa séance du 12 juin 1976 l'Académie a entendu une communication de M. Marcel Lobet: *Une nouvelle approche de la psychologie templière.*

L'Académie a attribué le Prix Vossaert à l'ouvrage de M. Raymond Trousson: *Voyages au pays de nulle part.*

## OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises

BRUXELLES, PALAIS DES ACADÉMIES

- ACADÉMIE. — *Table Générale des Matières du Bulletin de l'Académie*, par René Fayt. Années 1922 à 1970. 1 vol. in-8° de 122 pages. — 1972 . . . . . 150 fr.
- ACADÉMIE. — *Le centenaire d'Émile Verhaeren*. Discours, textes et documents (Luc Hommel, Léo Collard, duchesse de La Rochefoucauld, Maurice Garçon, Raymond Queneau, Henri de Ziegler, Diego Valeri, Maurice Gilliams, Pierre Nothomb, Lucien Christophe, Henri Liebrecht, Alex Pasquier, Jean Berthoin, Édouard Bonnefous, René Fauchois, J. M. Culot) 1 vol. in-8° de 89 p. — 1956 . . . . . 150,—
- ACADÉMIE. — *Le centenaire de Maurice Maeterlinck*. Discours, études et documents (Carlo Bronne, Victor Larock, duchesse de La Rochefoucauld, Robert Vivier, Jean Cocteau, Jean Rostand, Georges Sion, Joseph Hanse, Henri Davignon, Gustave Vanwelkenhuyzen, Raymond Pouillart, Fernand Desonay, Marcel Thiry). 1 vol. in-8° de 314 p. — 1964 . . . . . 400,—
- ACADÉMIE. — *Galerie des portraits*. Recueil des 74 notices biographiques et critiques publiées de 1928 à 1972 dans l'*Annuaire* sur Franz Ansel, l'abbé Joseph Bastin, Julia Bastin, Alphonse Bayot, Charles Bernard, Giulio Bertoni, Émile Boisacq, Thomas Braun, Ferdinand Brunot, Ventura Garcia Calderon, Joseph Calozet, Henry Carton de Wiart, Gustave Charlier, Jean Cocteau, Colette, Albert Counson, Léopold Courouble, Henri Davignon, Auguste Doutrepoint, Georges Doutrepoint, Hilaire Duesberg, Louis Dumont-Wilden, Georges Eekhoud, Max Elskamp, Servais Étienne, Jules Feller, Georges Garnir, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Edmond Glesener, Arnold Goffin, Albert Guislain, Jean Haust, Luc Hommel, Jakob Jud, Hubert Krains, Arthur Langfors, Henri Liebrecht,

- Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Albert Mockel, Edouard Montpetit, Pierre Nothomb, Christofer Nyrop, Louis Piérard, Charles Plisnier, Georges Rency, Mario Roques, Jacques Salverda de Grave, Fernand Severin, Henri Simon, Paul Spaak, Hubert Stiernet, Lucien-Paul Thomas, Benjamin Vallotton, Émile van Arenbergh, Firmin van den Bosch, Jo van der Elst, Gustave Vanzype, Ernest Verlant, Francis Vielé-Griffin, Georges Virrès, Joseph Vrindts, Emmanuel Walberg, Brand Whitlock, Maurice Wilmotte, Benjamin Mather Woodbridge, par 43 membres de l'Académie. 4 vol. 14 × 20 de 470 à 500 pages, illustrés de 74 portraits. Chaque volume . . . . . 400,—
- ACTES du Colloque *Baudelaire*, Namur et Bruxelles 1967, publiés en collaboration avec le Ministère de la Culture française et la Fondation pour une Entraide Intellectuelle Européenne (Carlo Bronne, Pierre Emmanuel, Marcel Thiry, Pierre Wigny, Albert Kies, Gyula Illyès, Robert Guiette, Roger Bodart, Marcel Raymond, Claude Pichois, Jean Follain, Maurice-Jean Lefebve, Jean-Claude Renard, Claire Lejeune, Edith Mora, Max Milner, Jeanine Moulin, José Bergamin, Daniel Vouga, François Van Laere, Zbigniew Bienkowski, Francis Scarfe, Valentin Kataev, John Brown, Jan Vladislav, Georges-Emmanuel Clancier, Georges Poulet). 1 vol. in-8° de 248 p. — 1968 . . . . . 250,—
- ANGELET Christian. — *La poésie de Tristan Corbière*. 1 vol. in-8° de 145 p. — 1961 . . . . . 200,—
- BAYOT Alphonse. — *Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. 1 vol. in-8° de 300 p. — 1929 . . . . . 300,—
- BERVOETS Marguerite. — *Œuvres d'André Fontainas*. 1 vol. in-8° de 238 p. — 1949 . . . . . 280,—
- BEYEN Roland. — *Michel de Ghelderode ou la hantise du masque*. Essai de biographie critique. 1 vol. in-8° de 540 p. — 1971 Réimp. 1972 . . . . . 480,—
- BIBLIOGRAPHIE des écrivains français de Belgique. 1881-1960.  
Tome 1 (A-Des) établi par Jean-Marie CULOT. 1 vol. in-8° de VII-304 p. — 1958 . . . . . 200,—  
Tome 2 (Det-G) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jean WARMOES, sous la direction de Roger BRUCHER. 1 vol. in-8° de XXXIX-219 p. — 1966 . . . . . 300,—  
Tome 3 (H-L) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jeanne BLOGIE, sous la direction de Roger BRUGER. 1 vol. in-8° de XIX-310 p. — 1968 . . . . . 300,—

- Tome 4 (M-N) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jeanne BLOGIE et R. Van de SANDE, sous la direction de Roger BRUCHER. I vol. in-8°, 468 p. — 1972 . . . . . 350,—
- BIBLIOGRAPHIE de Franz Hellens, par Raphaël De Smedt. Extrait du tome 3 de la Bibliographie des Écrivains français de Belgique. I br. in-8° de 36 p. — 1968 . . . . . 60,—
- BODSON-THOMAS Annie. — *L'Esthétique de Georges Rodenbach*. I vol 14 × 20 de 208 p. — 1942 . . . . . 250,—
- BOUMAL Louis. — *Œuvres* (publiées par Lucien Christophe et Marcel Paquot). Réédition, I vol. 14 × 20 de 211 p. — 1939 250,—
- BRAET Herman. — *L'accueil fait au symbolisme en Belgique, 1885-1900*. I vol. in-8° de 203 p. . . . . 250,—
- BRONCKART Marthe. — *Études philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin*. I vol. in-8° de 306 p. — 1933 . . . . . 350,—
- BRUCHER Roger. — Maurice Maeterlinck. *L'œuvre et son audience*. Essai de bibliographie 1883-1960. I vol. in-8° de 146 p. — 1972 (épuisé) . . . . . 180,—
- BUCHOLE Rosa. — *L'Évolution poétique de Robert Desnos*. I vol. 14 × 20 de 328 p. — 1956 . . . . . 350,—
- CHAINAYE Hector. — *L'Ame des choses*. Réédition I vol. 14 × 20 de 189 p. — 1935 . . . . . 200,—
- CHAMPAGNE Paul. — *Nouvel essai sur Octave Pirmez*. I. *Sa vie*. I vol. 14 × 20 de 204 p. — 1952 . . . . . 250,—
- CHARLIER Gustave. — *Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850)*. I. *La Bataille romantique*. I vol. in-8° de 423 p. — 1931 . . . . . 480,—
- CHARLIER Gustave. — *Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850)*. II. *Vers un Romantisme national*. I vol. in-8° de 546 p. — 1948 . . . . . 480,—
- CHARLIER Gustave. — *La Trage-Comédie Pastorale (1594)*. I vol. in-8° de 116 p. — 1959 . . . . . 160,—
- CHRISTOPHE Lucien. — *Albert Giraud. Son œuvre et son temps*. I vol. 14 × 20 de 142 p. — 1960 . . . . . 200,—
- Pour le Centenaire de COLETTE*, textes de Georges Sion, Françoise Mallet-Joris, Pierre Falize, Lucienne Desnoues et Carlo Bronne, I plaquette de 57 p., avec un dessin de Jean-Jacques Gailliard. 80,—
- COMPÈRE Gaston. — *Le Théâtre de Maurice Maeterlinck*. I vol. in-8° de 270 p. — 1955 (épuisé) . . . . . 300,—
- CULOT Jean-Marie. — *Bibliographie d'Émile Verhaeren*. I vol. in-8° de 156 p. — 1958 . . . . . 200,—

- DAVIGNON Henri. — *L'Amitié de Max Elskamp et d'Albert Mochel* (Lettres inédites). 1 vol. 14 × 20 de 76 p. — 1955. 100,—
- DAVIGNON Henri. — *Charles Van Lerberghe et ses amis*. 1 vol. in-8° de 184 p. — 1952 . . . . . 220,—
- DAVIGNON Henri. — *De la Princesse de Clèves à Thérèse Desqueyroux*. 1 vol. 14 × 20 de 237 p. — 1963 . . . . . 250,—
- DEFRENNE Madeleine. — *Odilon-Jean Périer*. 1 vol. in-8° de 468 p. — 1957 . . . . . 480,—
- DE REUL Xavier. — *Le roman d'un géologue*. Réédition (Préface de Gustave Charlier et introduction de Marie Gevers). 1 vol. 14 × 20 de 292 p. — 1958 . . . . . 320,—
- DESONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour*. I. *Cassandre*. 1 vol. in-8° de 282 p. — Réimpression, 1965 . . . . . 320,—
- DESONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour*. II. *De Marie à Genève*. 1 vol. in-8° de 317 p. — Réimpression, 1965 . . . . . 350,—
- DESONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour*. III. *Du poète de cour au chantre d'Hélène*. 1 vol. in-8° de 415 p. — 1959. 450,—
- DE SPRIMONT Charles. — *La Rose et l'Épée*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 126 p. — 1936 . . . . . 150,—
- DOUTREPONT Georges. — *Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique*. 1 vol. in-8° de 169 p. — 1938. 200,—
- DUBOIS Jacques. — *Les Romanciers français de l'Instantané au XIX<sup>e</sup> siècle*. 1 vol. in-8° de 221 p. — 1963 . . . . . 250,—
- ÉTIENNE Servais. — *Les Sources de « Bug-Jargal »*. 1 vol. in-8° de 159 p. — 1923 . . . . . 220,—
- FRANÇOIS Simone. — *Le Dandysme et Marcel Proust* (De Brummel au Baron de Charlus). 1 vol. in-8° de 115 p. — 1956. (épuisé) 160,—
- GILLIS Anne-Marie. — *Edmond Breuché de la Croix*. 1 vol. 14 × 20 de 170 p. — 1957 . . . . . 220,—
- GILSOUL Robert. — *La Théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours*. 1 vol. in-8° de 418 p. — 1936 . . . . . 480,—
- GILSOUL Robert. — *Les influences anglo-saxonnes sur les Lettres françaises de Belgique de 1850 à 1880*. 1 vol. in-8° de 342 p. — 1953 . . . . . 380,—
- GIRAUD Albert. — *Critique littéraire*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 187 p. — 1951 . . . . . 220,—
- GUIETTE Robert. — *Max Elskamp et Jean de Bosschère*. Correspondance. 1 vol. 14 × 20 de 64 p. — 1963 . . . . . 100,—
- GUILLAUME Jean S.J. — *La poésie de Van Lerberghe*. Essai d'exégèse intégrale. 1 vol. in-8° de 247 p. — 1962 (épuisé) . 300,—

- GUILLAUME Jean S.J. — *Essai sur la valeur exégétique du substantif dans les « Entrevisions » et « La Chanson d'Ève » de Van Lerberghe*. 1 vol. in-8° de 303 p. — 1956 . . . . . 350,—
- GUILLAUME Jean S.J. — *Le mot-thème dans l'exégèse de Van Lerberghe*, 1 vol. in-8° de 108 p. — 1959 . . . . . 150,—
- GUILLAUME Jean S.J. — « *Les Chimères* » de Nerval. Édition critique. 1 vol. in-8° de 172 p. avec 12 pl. h.-texte . . . . . 220,—
- HAUST Jean. — *Médecinaire Liégeois du XIII<sup>e</sup> siècle et Médecinaire Namurois du XIV<sup>e</sup>* (manuscrits 815 et 2700 de Darmstadt). 1 vol. in-8° de 215 p. — 1941 . . . . . 280,—
- HEUSY Paul. — *Un coin de la Vie de misère*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 167 p. — 1942 . . . . . 200,—
- HOUSSA Nicole. — *Le souci de l'expression chez Colette*. 1 vol. 14 × 20 de 236 p. — 1958 . . . . . 250,—
- « *La Jeune Belgique* » (et « *La Jeune revue littéraire* »). *Tables générales des matières*, par Charles Lequeux (Introduction par Joseph Hanse). 1 vol. in-8° de 150 p. — 1964 . . . . . 200,—
- JAMMES Francis et BRAUN Thomas. — *Correspondance* (1898-1937). Texte établi et présenté par Daniel Laroche. Introduction de Benoît Braun. 1 vol. in-8° de 238 p. — 1972 . . . . . 300,—
- KLINKENBERG Jean-Marie. — *Style et Archaïsme dans la légende d'Ulenspiegel de Charles De Coster*, 2 vol., in-8°, 425 p. + 358 p., 1973 . . . . . 650,—
- LECOQ Albert. — *Œuvre poétique*. Avant-propos de Robert Silvercruys. Images d'Auguste Donnay. Avec des textes inédits. 1 vol. in-8° de 336 p. . . . . 480,—
- LEMONNIER Camille. — *Paysages de Belgique*. Réédition. Choix de pages. Préface par Gustave Charlier. 1 vol. 14 × 20 de 135 p. — 1945 (épuisé) . . . . . 180,—
- MAES Pierre. — *Georges Rodenbach (1855-1898)*. Ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol. 14 × 20 de 352 p. — 1952 . . . . . 380,—
- MARET François. — *Il y avait une fois*. 1 vol. 14 × 20 de 116 p. — 1943 . . . . . 160,—
- MICHEL Louis. — *Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse*. 1 vol. in-8° de 432 p. — 1935 . . . . . 480,—
- MORTIER Roland. — *Le Tableau littéraire de la France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, 1 vol. de 14 × 20 de 145 p. — 1972 . . . . . 180,—
- MOULIN Jeanine. — *Fernand Crommelynck*, textes inconnus et peu connus, étude critique et littéraire, 332 p. in-8°, plus iconographie — 1974 . . . . . 320,—

- NOULET Émilie. — *Le premier visage de Rimbaud*, nouvelle édition revue et complétée, 1 vol. 14 × 20, 335 p. — 1973 . 300,—
- OTTEN Michel. — *Albert Mockel. Esthétique du Symbolisme*. 1 vol. in-8° de 256 p. — 1962 . . . . . 320,—
- PAQUOT Marcel. — *Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière*. 1 vol. in-8° de 224 p. 280,—
- PICARD Edmond. — *L'Amiral*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 95 p. — 1939 . . . . . 150,—
- PIRMEZ Octave. — *Jours de Solitude*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 351 p. — 1932 . . . . . 400,—
- POHL Jacques. — *Témoignages sur la syntaxe du verbe dans quelques parlers français de Belgique*. — 1 vol. in-8° de 248 p. — 1962 . . . . . 300,—
- REICHERT Madeleine. — *Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt*. 1 vol. in-8° de 248 p. — 1933 320,—
- REIDER Paul. — *Mademoiselle Vallantin*. Réédition. (Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen). 1 vol. 14 × 20 de 216 p. — 1959 . . . . . 250,—
- REMACLE Madeleine. — *L'élément poétique dans « A la recherche du Temps perdu » de Marcel Proust*. 1 vol. in-8° de 213 p. — 1954 . . . . . 280,—
- RENCHON Hector. — *Études de syntaxe descriptive*. Tome I : *La conjonction « si » et l'emploi des formes verbales*. 1 vol. in-8° de 200 p. — 1967. Réimpression en 1969 . . . . 280,—  
Tome II : *La syntaxe de l'interrogation*. 1 vol. in-8° de 284 p. — 1967. Réimpression en 1969 . . . . . 350,—
- ROBIN Eugène. — *Impressions littéraires* (Introduction par Gustave Charlier). 1 vol. 14 × 20 de 212 p. — 1957 . . 280,—
- RUELLE Pierre. — *Le vocabulaire professionnel du houvilleur borain*. 1 vol. in-8° de 200 p. — 1953 . . . . . 280,—
- SANVIC Romain. — *Trois adaptations de Shakespeare : Mesure pour Mesure, Le Roi Lear, La Tempête*. Introduction et notices de Georges Sion. 1 vol. in-8° de 382 p. . . . . 450,—
- SCHAEFFER Pierre-Jean. — *Jules Destrée*. Essai biographique. 1 vol. in-8° de 420 p. — 1962 . . . . . 480,—
- SEVERIN Fernand. — *Lettres à un jeune poète*, publiées et commentées par Léon Kochnitzky. 1 vol. 14 × 20 de 312 p. — 1960 180,—
- SOREIL Arsène. — *Introduction à l'histoire de l'Esthétique française* (troisième édition revue et augmentée). 1 vol. in-8° de 172 p. — 1966 . . . . . 220,—
- SOSSET L. L. — *Introduction à l'œuvre de Charles De Coster*. 1 vol. in-8° de 200 p. — 1937 . . . . . 250,—

- TERRASSE Jean. — *Jean-Jacques Rousseau et la quête de l'âge d'or*. I vol. in-8° de 319 p. — 1970 . . . . . 400,—
- THOMAS Paul-Lucien. — *Le Vers moderne*. I vol. in-8° de 274 p. — 1943 . . . . . 300,—
- VANDRUNNEN James. — *En pays wallon*. Réédition. I vol. 14 × 20 de 241 p. — 1935 . . . . . 200,—
- VANWELKENHUYZEN Gustave. — *L'influence du naturalisme français en Belgique*. I vol. in-8° de 339 p. — 1930 . . . . . 380,—
- VANWELKENHUYZEN Gustave. — *Histoire d'un livre : « Un Mûle », de Camille Lemonnier*. I vol. 14 × 20 de 162 p. — 1961 . . . . . 220,—
- VANZYPE Gustave. — *Itinéraires et portraits*. Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen. I vol. 14 × 20 de 184 p. — 1969 . . . . . 200,—
- VERMEULEN François. — *Edmond Picard et le réveil des Lettres belges (1881-1898)*. I vol. in-8° de 100 p. — 1935 . . . . . 140,—
- VIVIER Robert. — *L'originalité de Baudelaire* (réimpression revue par l'auteur, suivie d'une note). I vol. in-8 de 296 p. — 1965 . . . . . 350,—
- VIVIER Robert. — *Et la poésie fut langage*. I vol. 14 × 20 de 232 p. — 1954. Réimpression en 1970 . . . . . 280,—
- VIVIER Robert. — *Traditore*. I vol. in-8 de 285 p. — 1960. . . . . 350,—
- « LA WALLONIE ». — *Table générale des matières* (juin 1886 à décembre 1892) par Ch. LEQUEUX. — I vol. in-8° de 44 p. — 1961 . . . . . 95,—
- WARNANT LÉON. — *La Culture en Hesbaye liégeoise*. I vol. in-8° de 255 p. — 1949 . . . . . 300,—
- WILLAIME Élie. — *Fernand Severin. — Le poète et son Art*. I vol. 14 × 20 de 212 p. — 1941 . . . . . 250,—

## VIENT DE PARAÎTRE

- PIELTAIN Paul. — *Le Cimetière marin de Paul Valéry* (essai d'explication et commentaire). I vol. in 8° de 324 p. — 1975. . . . . 400,—

*En outre, la plupart des communications et articles publiés dans ce Bulletin depuis sa création existent en tirés à part.*

*Le présent tarif annule les précédents.*